IV[e] Cahier de LA FLANDRE LITTERAIRE.

ÉCRITS

DE

JAMES ENSOR

de 1921 à 1926,

avec un autographe d'Ensor
et un dessin inédit original.

INTRODUCTION DE FIR. CUYPERS

OSTENDE-BRUGES

EDITIONS DE « LA FLANDRE LITTERAIRE »

1926

LA FLANDRE LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE

DIRECTEURS :

Firmin CUYPERS,

91, Av. Steenbrugge - 44, Rue Buyl,

BRUGES — OSTENDE

M. DE GHELDERODE,

34, Rue Vanderstappen,

BRUXELLES.



Les cahiers de LA FLANDRE LITTERAIRE paraissent mensuellement sur 24 à 40 pages. Ils sont consacrés à une œuvre entière, ou se présentent sous la forme anthologique. Ces cahiers sont servis aux abonnés sans majoration de prix. (Prix de l'abonnement : 15 francs l'an). Ils sont mis en vente en librairie à Ostende, Bruges, Bruxelles et Paris. Il est tiré de chaque cahier un nombre restreint d'exemplaires sur Japon, numérotés, et sur Featherweight, numérotés, mis en souscription à la direction de la Revue.

PARMI LES COLLABORATEURS :

JAMES ENSOR, GEORGES EEKHOUD, HUBERT KRAINS, HENRI VANDEPUTTE, FRANZ HELLENS, MICHEL DE GHELDERODE, RENE VERBOOM, JULES RAUCOURT, LEON CHENOY, ROGER AVERMAETE, CAMILLE POUPEYE, COSTENOBLE, FIR. CUYPERS, CLAUDE BERNIERES, PIERRE REVERDY, EMMANUEL LOCHAC, MAX ELSKAMP, JACQUE CATELAIN, EVE FRANCIS, MARCEL STOBBAERTS, GEORG STRENS, PHILEAS LEBESGUE, MARCEL ARLAND, JEAN EPSTEIN, etc.



L'ABONNEMENT AUX DOUZE CAHIERS :

15 FR L'AN.

IVe Cahier de LA FLANDRE LITTERAIRE.

ÉCRITS

DE

JAMES ENSOR

de 1921 à 1926,

avec un autographe d'Ensor
et un dessin inédit original.

INTRODUCTION DE FIR. CUYPERS

à mon confrère [illegible]
pour sa visite la plus agréable
[illegible] en 1926
James Ensor
novembre 1926

OSTENDE-BRUGES

EDITIONS DE « LA FLANDRE LITTERAIRE »

1926

Il a été tiré de ce cahier :

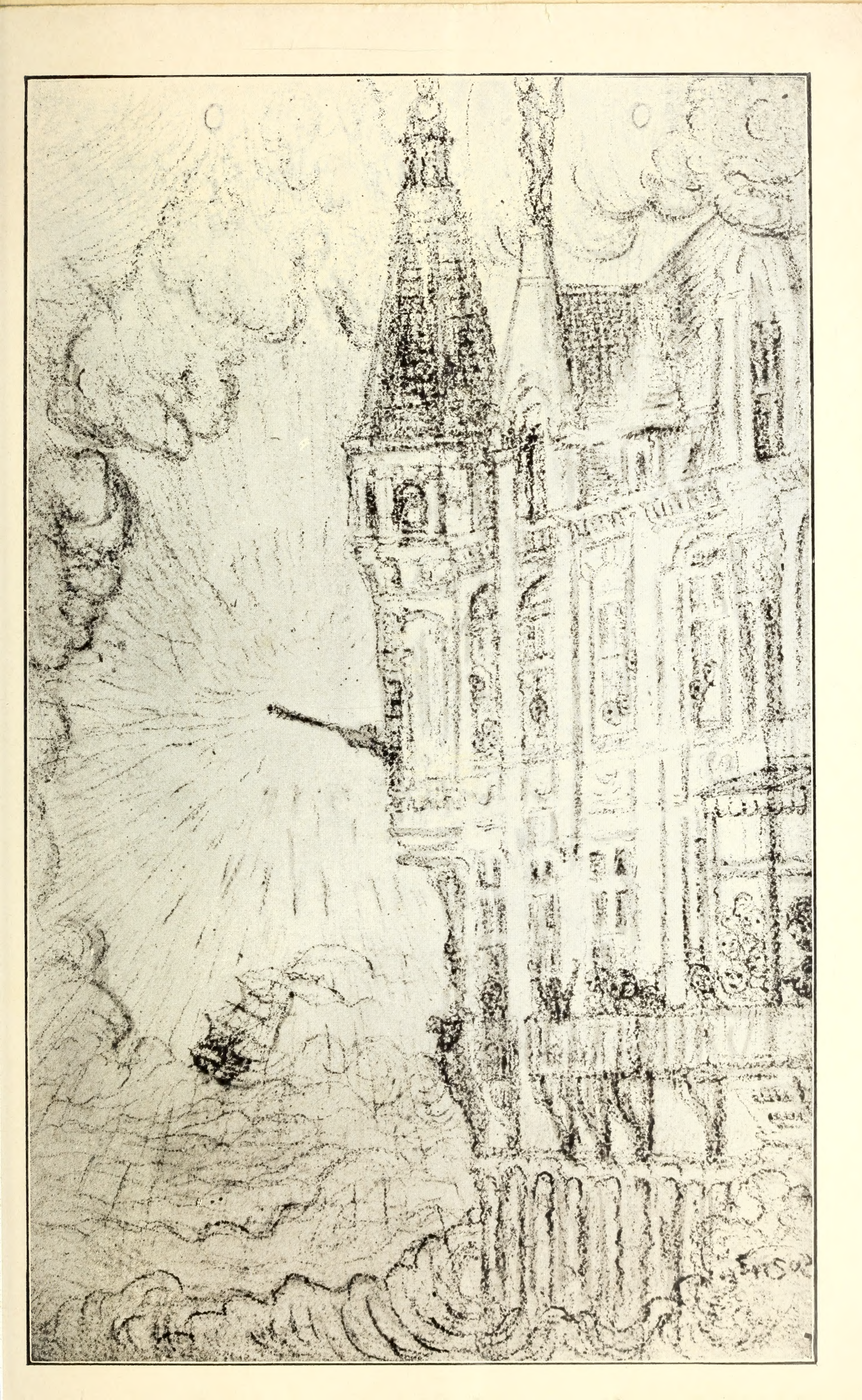
20 exemplaires sur Japon numérotés de . . . . 1 à 20

et

50 exemplaires sur Featherweight numérotés de . . . 21 à 70.

L'exemplaire n° 1, contient l'original du dessin reproduit et a été acquis par M. CORMAN, libraire à Ostende.

43





INTRODUCTION

Les Ecrits d'Ensor, réunis dans cet ouvrage sont issus du hasard des circonstances de l'après-guerre, l'âge d'or du peintre. Ils présentent un côté anecdotique et d'actualité, d'intérêt peut-être secondaire, mais le style dont les événements sont pavoisés, ne l'est guère . C'est une des raisons qui m'ont déterminé à réunir dans ce cahier ces pages qu'Ensor seul pouvait signer et qui lui ont valu une réputation singulière; elles sont un complément aux écrits antérieurs réunis en 1921 par « Sélection ».

Cette introduction qui est là pour la forme, n'est qu'un point de vue, le mien. Un jeune écrivain fait mal ce qu'il fait, n'en déplaise à moi-même, et je n'ai jamais goûté le ton du commentateur. Je sais qu'il est des hommes qui sont leur propre commentateur — Ensor, par exemple, qui n'en a pas de meilleur que lui-même. Notre affection pour l'écrivain n'a pas d'œuvre pour son choix, mais elle se porte vers le style d'écrits éparpillés, sans autre unité qu'une pensée lucide qui sait ce qu'elle veut. Ses allocutions et ses improvisations sont ses poèmes. Ce poète est combattif et agressif. La fonction crée l'organe. Le style prend la couleur des circonstances, des lieux et des personnages qu'il caresse ou malmène. (Voyez Léon Bloy). Je ne cherche pas à classer cette écriture. Je ne vois pas Ensor dans un code littéraire, mais hors de la littérature — Littérateur, il eût fait un détestable écrivain, comme le forçat qui s'exprime selon les dogmes d'une discipline imposée. La littérature en impose une. Lui, Ensor, qui l'ignorait sans doute, a cru que le style était au premier titre une traduction directe du moi, et ne s'est pas trompé. Une page ne m'empoigne, grotesque ou lucide, que si j'y découvre la gueûle de mon homme avec ses vices, ses tics, son charme ou son dédain, entier et libre, si près de moi que je deviens parcelle

de lui-même, un moment. J'ai appris qu'en art, il n'y a qu'au-delà des limites conventionnelles que se commettent les actions d'éclat, qui sont, par nature, infraction à la règle que dicte la loi. L'infraction à la loi c'est Verlaine, Turner, Andréïeff, Apollinaire, chacun dans son temps et son époque. Du délit en art, naissent de salutaires ventilations. C'est Hellens, je crois, qui parla jadis du dessin écrit d'Ensor. Et Verhaeren loua l'écriture dessinée, spitante comme champagne. Sans doute le peintre et le poète se passent plume et pinceau à l'occasion. Et, peut-être, pénètre-t-on davantage l'art subtil du peintre à travers ses écrits. Je n'ai jamais éprouvé cet osmose, peut-être parce que je crois qu'entre l'art de l'écrivain et celui du peintre les cloisons sont étanches. L'écriture a d'ailleurs cent cordes à son arc et peut les faire vibrer toutes en même temps. Jamais aucun peintre n'a approché de celà. Jamais aucun peintre, au surplus, n'a pu donner l'émotion qui se dégage de la variété des sentiments humains. Ceci est le propre du poète. Cependant, le dessin schématique du style d'Ensor est apparenté au dessin tremblé de l'eau-forte et, je puis me figurer telle page d'Ensor dans sa galerie de dessins. Qu'on m'entende bien, je ne suis pas à la recherche d'une définition. Ce qui est non-conforme, exceptionnel, le reste et demeure inclassable.

A tort, a-t-on voulu (et moi-même jadis) rapprocher du style d'Ensor, celui du poème d'Appollinaire, ou la prose de Max Jacob, trois stylistes, sans parenté déchiffrable. Le style d'Ensor est ensorien, exclusivement; et il est hors de doute qu'il serait curieux de rechercher jusqu'à quel point il exerça une influence sur l'écriture moderne car, à l'époque où il publie ses premiers écrits, la fantaisie s'introduit dans l'écriture; on en a usé avec excès depuis lors.

Ce style fut et demeure une leçon de libre-parler à vibration, rythme et accent propres; je retrouve son expression la plus parfaite dans les écrits de la juvénile époque, ciselés et rares, réunis par « Sélection » (1896-1914). C'étaient les écrits de violence. Voici les écrits de sagesse. Le style s'est tempéré en allant vers plus de plénitude, mais reste torturé, étrange, supérieurement libre, truculent, ambigu, avec des sursauts volcaniques, des édifices renversés, constructions à rebours, poivré de néologismes,de locutions comme défis; toutes les libertés abolies sont réhabilitées, privilège qu'il s'autorisa, pour en extraire des créations d'excellent faiseur. Et sur ce désordre apparent, vibre une symphonie de tons d'arc-en-ciel...

FIR. CUYPERS.

Les grands artistes peintres subissent l'emprise des milieux. Je cite de Braekeleer Breughel. La peinture exige un labeur soutenu et toute distraction amène la déchéance rapide. Il faut se river à son œuvre. Edison a dit. Le génie est formé de patience". La peinture ne sera jamais un art international. Les hommes-peintres comme les autres hommes, plus que les autres hommes. diffèrent de gestes d'allure de langage. de goût. d'éducation. de race d'accent et de construction.

Quelques isolés et grands patients calmes et lents peut être flamands. absorbeurs de formes et de lumière seront grands dans l'art. L'avenir est aux solitaires!

Certes. les voyages de l'homme moderne sont rapides. aussi ses évolutions et l'on saute pieds joints. d'un pôle à l'autre de la terre. tout comme d'un extrême de l'art à un autre extrême. Les pays diffèrent d'aspect de climat. d'atmosphère. de température et toujours on devine un accord secret entre l'homme et son milieu et le pôle aux yeux du peintre est fort distant de l'équateur.

Les voyages extra-rapides se multiplient et bientôt on franchira les pays sans les voir. sans les comprendre. mais toujours il faudra bâtir sa maison. pêcher ses poissons. cultiver son champ planter ses choux. et pour cela il faut voir de tous ses yeux et voir. c'est peindre et peindre. c'est aimer et la nature et la femme et les enfants et la terre bien immobile

James Ensor

I N T E R V I E W

MA QUALITE FAVORITE : L'illusion du grand.

MON PRINCIPAL DÉFAUT : La nonchalance.

MON OCCUPATION PRÉFÉRÉE : Illustrer les autres, les enlaidir, les enrichir.

MON RÊVE DE BONHEUR : Blesser les philistins avec une mâchoire de chameau.

MON PLUS GRAND MALHEUR : L'indécision, l'horreur de l'exposition.

CE QUE JE VOUDRAIS ÊTRE : La femme de Mathusalem.

LE PAYS où JE DÉSIRERAIS VIVRE : La Cocagne. Le pays de Narquoisie. Le joyeux pays des marolles.

LA COULEUR QUE JE PRÉFÈRE : Cuisse de nymphe émue, rouge anglais, postérieur de macaque roséolé.

LA FLEUR QUE JE PRÉFÈRE : Le lys greffé sur pissenlit. L'iris. Le bluet coquelicoté.

L'ANIMAL QUE JE PRÉFÈRE : Le crabe enragé. Le blaireau. Le papillon. L'hermine. Le plithofritocinocampophotobarbeaumussidextrospilionekostinko. Le spurlut batailleur. Le général Boum et autres.

L'OISEAU QUE JE PRÉFÈRE : La poule faisanne. La caille sur canapé. La grue.

MON AUTEUR FAVORI EN PROSE : Colette, Gyp, George Sand. Les précieuses ridicules.

MON POÈTE FAVORI : Claude Bernières. Mme de Noailles, Mme Eug. van Outryve-d'Ydewalle, la Syrène.

MON PEINTRE FAVORI : Madame Emma Lambotte. Madame Vigée Lebrun. Marguerite Van Eyck. Angélica Kaufmann, Rosa Bonheur.

MON COMPOSITEUR FAVORI : Mimi Pinson. Lala Vandervelde. Gabrielle Remy.

MON HÉROS FAVORI DANS LA FICTION : Vilain XIII. Roland Furieux. Ratapoil. Tartarin.

MON HÉROINE FAVORITE DANS LA FICTION : Bradamante. Marphise.

MON HÉROS DANS LA VIE RÉELLE : Le joyeux curé de Meudon. Le roi Dagobert.

MON HÉROINE DANS LA VIE RÉELLE : Madame de Pompadour. Isabelle la catholique. Madame Putiphar. Héloïse. Mlle de Sombreuil. Parysatis l'écorcheuse d'eunuques.

BOISSON ET NOURRITURE QUE JE PRÉFÈRE : Petit bleu, pain gris, oranges, choux rouges, fruits verts, nez de curé, les soupirs de nonnes.

MES NOMS FAVORIS : Claire, Rose, Blanche.

CE QUE JE DÉTESTE LE PLUS : La tête de veau Rachel et l'huile de foie de morue. Les destructeurs de sites. Les inquisiteurs. Les vagues savants orgueilleux. Les vivisecteurs gavés de cruauté, bouffis de suffisance et d'insensibilité profitable.

CARACTÈRE HISTORIQUE QUE JE MÉPRISE LE PLUS : Joseph, Torquemada, Ponce Pilate.

LE FAIT MILITAIRE QUE J'ADMIRE : L'enlèvement des Sabines. Le Siège d'Ostende.

LA RÉFORME QUE J'ESTIME LE PLUS : La réforme d'une mauvaise constitution décrépite.

LE DON DE LA NATURE QUE JE VOUDRAIS AVOIR : Le don de double vue.

COMMENT J'AIMERAIS MOURIR : Comme puce écrasée sur blanc sein de pucelle.

ÉTAT PRÉSENT DE MON ESPRIT : Chemine, vagabonde, cabriole, califourchonne, caracole.

FAUTES QUI M'INSPIRENT LE PLUS D'INDULGENCE : Les fautes d'orthographe.

MA DEVISE : Les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillère.

JAMES ENSOR.

DISCOURS PRONONCÉ AU BANQUET OFFERT A ENSOR PAR "LA FLANDRE LITTÉRAIRE", LE 22 DÉCEMBRE 1922.

Chers Amis, Chères Amies,

Vous excuserez mes mots vagues, mots peu dignes de votre précise amitié! Combien me touche profondément votre bonté affinée de beauté. Tous vous m'avez noyé, submergé, arrosé, bockonisé, hydromelisé délicieusement et, déjà, j'entrevois un paradis passager peuplé d'anges vineux ailés d'or et de jolies bêtes emplumées et palmées et frisées de singularités cahotantes.

Je ne sais pourquoi il est défendu de faire son propre éloge. Je saurai donc médire de moi et louer les autres. J'étalerai toutes mes prétentions, mes énormes défauts, tous les péchés capitaux et autres. C'est ma confession, mes amis, répondez-moi et par des cris et des éclats, cela me met à l'aise.

Coutumier de silence, armuré de sensibilité, j'ai pactisé en sourdine avec l'éternelle opprimée : la Femme et l'éternelle sacrifiée : la Bête et j'entends m'adresser au cœur rose et précieux des femmes d'ici et d'ailleurs et à l'œil profond des bonnes bêtes que j'aime.

Pierre Loti a dit en entrant à l'Académie : « Je n'ai presque jamais parlé ». Il y a trente ans, de jolies perruches vertes ou grises, certaines meurtries, malmenées par des littérateurs dissonnants, me demandaient force conseils et réconforts. Les jeunes m'offraient en guise de chique un bout de leurs tresses parfumées, les mûres en pies grièches roublardes, m'enlevaient toujours quelques plumes, les plus âgées m'apportaient les brodequins légers de leur jeunesse, me régalaient de flans succulents, de tourtes crémeuses confectionnées avec amour, de macarons fondants, de soupirs de nonnes, de délices de Turquie, de barbes de capucins, de confitures et de dragées, de poires tapées et de pommes cuites, le tout arrosé d'une larme de Saint-Marceaux. Une dame gracieuse m'offrit à Noël, un gâteau prodigieux œuvré par des angelets marmitons, angelets chers aux vieux peintres des pays plats, gâteau pétri par Sainte-Farine, délice de Saint-Chrême, purée de Sainte-Galette, chef-d'œuvre de Saint-Honoré, beurré par Sainte-Margarine, sucré par Sainte-Sucrine. Aujourd'hui des jeunesses plus libérales m'éventent de leurs voiles azurés, ainsi dirait finement Mallarmé, le grand broyeur d'azur, parlant du beau peintre Whistler et d'une ballerine au pied de cuir. Ces bonnes aubaines me viennent quand, blanchi sous le harnais de mes multiples fantaisies, je m'entache de respectabilité.

A l'époque de mes vingt ans, les beautés rencontrées obliquaient noblement; maintenant elles me sourient de toutes leurs canines de carnassières. Aussi je les aime toutes, toutes, et je dirai et redirai : toujours embrasser, toujours aimer, jamais mourir, telle est ma devise toute orientale, mes chers amis et amies, je la souhaite vôtre à perpétuité, qu'elle me serve d'épitaphe!

J'aime ajouter : je dois beaucoup à la mer, à la coquille, à ma boutique surtout.

Je suis né à Ostende, le 13 avril 1860, un vendredi, jour de Vénus. Hé bien! chers amis, Vénus dès l'aube de sa naissance vint à moi souriante et nous nous regardâmes longuement dans les yeux. Ah! les beaux yeux pers et verts, les longs cheveux couleur de sable. Vénus était blonde et belle, toute barbouillée d'écume, elle fleurait bon la mer salée. Bien vite je la peignis, car elle mordait mes pinceaux, bouffait

mes couleurs, convoitait mes coquilles peintes, elle courait sur mes nacres, s'oubliait dans mes conques, salivait sur mes brosses ; mes sirènes jalouses murmuraient aigrement, toutes mes coquilles résonnaient de leurs cris, ce fut la boutique des murmures humides.

Ostendais, Scholastique est devenue notre patronne. Nous sommes tous sortis de la mer, saoûlés de son écume, de sa bave, de son frais, nourris de ses moules, tel notre Echevin, Elleboudt dit Elebot, poisson gros, tel Raick, le requin raccourci, tel Scorff le crabe farci, tel Verbrugghe et ses rougets, tel Verhaeghe et son frère le triton essoufflé, mal campé sur hippocampe rétive ou sur chameau à trois bosses à tête de sergot ; tel notre ami Civis bien barbu, et Thoné toujours de bon thon, bien conservé; tels les lamentins lamentables des lamentations communales, encore M. Baels flotte vers un ministère lointain et M. Moreaux, morue de la cotte, attend encore son chalut, je vous le dis en vérité moi, hareng saur récalcitrant. Oui, j'aime sentir parmi nous certains représentants officiels de notre bel Ostende et j'entends louer leurs dernières créations. Certes, il faut louer nos édiles médusants, féconds prometteurs de beaux musées, de belles saisons, jolis graisseurs d'ânes savants.

Je veux énumérer rapidement vos projets émasculés d'art mais émaillés de patriotisme, flamboyant et sonnant.

Je cite un panorama bénéficiaire, stabilisant nos visiteurs entre la crevette du matin, le bain du midi et la moule du soir. Admirons surtout le jet persifleur pituitaire du Bock-Houyou cascadeur, expectorant chichement sa minceur vers les cîmes feuillues et folâtres du Parc Léopold. Houyouyou, Houyouyou, Houyouyouyouyouyou, clament maints curieux aspergés de frais.

Encore les eaux lumineuses, colorées, apéritives du Jardinet du Kursaal. Eaux sirupées de groseille, de grenadine, de menthe verte, de framboise, de pernot, de citronnade. Certes, les eaux de nos bassins colorés de la sorte, gagneraient en beauté et nos édiles, ardents coloristes et amateurs de fines liqueurs, défendraient avec nous les bassins multicolores, resplendissants, désaltérants, et quelle attraction pour nos visiteurs toujours friands de beautés modernes insoupçonnées. Et nos dunes étiquetées, frisées comme moustaches de notre bel « Achille vainqueur », tondues, herbes folles, papillons bleus, lapins gais, ânes tristes ou rossés, fleurs jaunes, insectes cabriolants, qu'elles seront belles, bien alignées, le front dressé, ratissé, pelé, peigné, protégé par les ronces les plus piquantes, les fils les plus hérissés. Ah! l'heureux pays du bon goût, des innovations singulièrement modernistes.

Soyez prudents, ingénieurs des ponts et chaussées, tire-lignes évoluant en chambre. Dangereux Neujeannés bassinés d'importance, constructeurs biscornus. J'ai pu sauver de vos griffes endeuillées notre vieille tour si bellement dressée, touchant refuge de piété, et l'adorable églisette de Mariakerke, tapie près de la dune comme mouette endolorie; j'ai pu laminer les Galeries Royales où l'on voulait construire 120 magasins et malgré vos rages destructives, nos bassins seront respectés.

Cependant d'heureux revirements se dessinent, les combats pour le bien et le beau se multiplient. La Belgique se sensibilise. De tous côtés des cris d'alarme pour sauver nos sites, nos monuments, nos églises et nos tours. Partout aussi des mouvements plus nobles encore se font jour : Ligue contre la vivisection et ses horreurs. Protection de nos frères inférieurs. Au moyen-âge, on rôtissait des gens au nom de la religion et de la morale, aujourd'hui on torture nos frères inférieurs au nom de la science et de quelle science, et le moindre des carabins leur inflige d'atroces tourments.

Il faut condamner avant tout les doctrines infâmes de Descartes, doctrines tendant au nom de la raison pure à stériliser le cœur humain.

La vivisection est la honte de notre époque. Il faut l'enrayer ou la supprimer et tous les moyens seront bons.

Soyons larges cependant, tolérons en nous voilant la face, certaines expériences indispensables. Mais faut-il faire périr l'un pour sauver l'autre; il y a là impuissance, inutilité dérisoire.

Que dire des expériences sanglantes et sans but, crimes inexcusables commis par des monstres à face humaine : du reste des hommes éminents : Maeterlinck, Edmond Picard, Emile Claus, et de nombreux savants condamnent hautement les vivisecteurs et leurs caprices cruels. Ah! que d'horreurs ici vers 1880 et encore! De malheureux chiens attelés, meurtris, surchargés, accablés sous les coups, les pattes sanglantes sur les pavés tranchants. Ah! quel trouble pour moi et je dus renoncer à peindre les belles plaines d'ici, si délicieusement atmosphérées de tendresse lumineuse. Oui, les cruautés d'ici ont nui à mon art et souvent paralysèrent ma joie de peindre, ma joie de vivre.

Certains ont écrit : « Ensor a sauvé picturalement la Belgique ». J'aimerais avant tout la sensibiliser, mais jadis nos dirigeants livrés aux mesquineries de nos politicailleurs, demeuraient impuissants, tolérant les pires cruautés, les pires vandalismes; ils dormaient, l'œil poché, les pieds léchés, ils dormaient toujours, ronflant sous le soleil, sous les étoiles, sous la lune et ses quartiers.

Chers amis, chères amies, Ministres, Consuls, Bourgmestres et masques, je ne m'étendrai plus ni vous-mêmes sur les tables d'opération et de banquet. Comme Jean le Précurseur j'ai poussé mes grands cris de sensible exaspéré, et condamnant l'hypocrite modestie et la fade bienséance, je vous dirai violemment qui je suis.

Je veux vous exposer mes luttes, mes randonnées picturales au service de l'Art et de l'Etat. En 1877 j'entre à l'académie de Bruxelles. En 1880, je sors, et sans façon, de cette boîte à myopes, déjà saturé d'antiques, abreuvé et repu, sabré de compliments décochés par mes professeurs mal embouchés. En 1881, dès mon premier salon, au cercle « La chrysalide » et bien qu'animé de bonnes intentions pacifiques, je bouleverse toutes les convenances picturales. Une grêle d'éreintements s'abat sur moi; je ne lache plus mon parapluie depuis lors ; on m'injurie, on m'insulte, je suis fou, je suis sot, je suis méchant, mauvais, incapable, ignorant; un simple « chou » devient une turpitude, mes « intérieurs » placides, mes « salons bourgeois » sont foyers de révolutions; alors quelques jeunes peintres écœurés fondent le Cercle des Vingt, de fameuse mémoire. Les critiques redoublent leurs violences, les claques les plus solides s'échangent avec passion. On se mord sans merci, on s'étrangle dix années durant, c'est la folie de la bataille. Les tourmenteurs finalement se divisent. Fétis m'égratigne de ses vieux ongles cassants, Hannon de ses chicots moisis me mord vilainement au talon. Depuis quarante années pour mes « choux » indigestes, mes « fruits », mes « fleurs » et mes « oignons » Solvay me critique. Lemonnier ne sait que dire. Dédaigneux du Belge, Elie Faure m'oublie, il entend fermer à l'artiste les portes des pays merveilleux, des ciels imprécis de la mer, des visions et des songes, des cités imaginaires, il veut fermer l'œil et le cœur du peintre, il condamne les recherches multiples, les indécisions charmantes amenant les plus belles réalisations, il est mon ennemi. Au reste ce sec-sec Français positif et chauvin ne connait que les Belges établis à Paris. Tous les critiques me turlupinent. Poussé à bout, je me défends, j'éreinte Stevens, on m'offre trois duels à la française, je les décline le poing tendu à l'anglaise. Une réaction se dessine, des emballés louent le peintre d'exception, le compositeur d'occasion, l'écrivain et le poète sans rime ni raison. Les études, les livres pleuvent; d'abord la « Plume » de Paris édite un numéro spécial : James Ensor, par Lemonnier, Maeterlinck, Picard, Meunier, Mauclair, Uzanne, Maus, etc. Jean Lorrain décrit mes eaux fortes

dans son roman « Monsieur de Phocas », Edmond Picard dans « Psuké », Eugène Demolder dans « St-Nicolas », Maurice Des Ombiaux dans « St-Dodon », me silhouettent âprement. Je suis Fridolin, Korsor, Hareng-Saur, et pour les acquéreurs « Mine d'or, Brin d'or »; une dame de mes amies vend trente-cinq mille francs des « masques » payés cent cinquante francs, une « Raie » se paye trente-cinq mille francs, un « canard mort » vingt-cinq mille francs, etc., mais je ne touche que trois radis, et un simple fifrelin. Enfin la belle étude du grand Verhaeren me campe définitivement et Grégoire Le Roy docilement emboîte le pas. La lutte est chaude encore. Des fées décrottées de bourgeoisisme interviennent, des bas-bleus isabellés, en quête de collaborations me harcèlent ; c'est une levée générale de jarretelles. Certaines à leur façon apprécient ma peinture, d'autres mes écrits; les plus osées me griffent d'un index léger mais crochu; s'il y a fléchissement, elles me redressent en solidité. Blanche Rousseau, lance un « Ensor » intime ; Emma Lambotte, la papillonne butineuse, me croque prestement, Lala Vandervelde conférencie au musée de Bruxelles à mon sujet. Aty Brunt s'incline longuement, Verlaine m'honore de ses hoquets absinthés, Eekhoud connétable de nos lettres adore avec moi le grand cœur des humbles, Vande Woestyne, au chef de prince-évêque, lance dans la mêlée sa crosse boutonnée de rubis, Edmond Picard, mon défenseur en chef rompt encore maintes lances pour le beau et le bien, Ary Delen, Boens, Pol de Mont, Sabbe, me défendent en flamand pur. Collin, Hausenstein, Von Garvens en allemand, Vittorio Pica en italien, Souguenet, Marlow, Joly, De Ridder, Piérard, Krains, Gérardy, Gaston Heux, Hellens, Deghelderode, Crommelinck, Ramaekers, Fleischman, D'Orbaix, Sonderegger, Loys Delteil, Paul Desmeth, Firmin Cuypers bataillent âprement, cassant vitres et vaisselles. Des jeunes s'élancent dans la mêlée. Paul Fierens m'effleure délicatement et spirituellement. Paul Van der Borght distraitement. Robert Goffin s'éprend de mon style et me qualifie précurseur de Max Jacob; Van Offel me tient à cœur, Wappers me salue compositeur, Auguste de Bock et Brusselmans, louent ma musique, Paul Gilson ne la dédaigne pas et mon Ballet amuse les Russes. Fierens-Gevaert me couvre de son aile légère. Destrée l'exquis charmeur de colibris, le ministre des beaux peintres, me défend avec passion. Les frères Franck paient magnifiquement de leur personne, ils entraînent Anvers à mon secours. Des mécènes protecteurs se dévouent largement, Speth, Mitsler, Franck, Fester, Kreglinger, Maquinay, Fierens, Aerts, Boorm et Good.

Neuf de mes toiles sont acceptées au musée d'Anvers, toutes les eaux-fortes au musée Plantin, six toiles et trois dessins au musée de Bruxelles. La bataille est-elle gagnée? Hélas! Ostende demeure immuablement froide, et morne devant mon effort. L'Ostendais alangui ne connaît pas l'effort, la mer éternelle cracheuse d'or suffit à ses besoins, il est fier de sa plage fouettée de soleil, de ses soupeuses radieuses, de ses joueurs milliardaires, de ses hôteliers hautains et soupiérés; que signifie le chant de l'Art devant le champ immense de la mer complaisante?

Mes concitoyens d'il y a trente ans, d'éminence molusqueuse, m'accablaient de leur commisération; au total trois Ostendais daignèrent acheter de ma peinture, je n'ose dire à quel prix d'exception! Je vivais du travail de ma vieille mère, une tante chérie me soutint; les saintes femmes, flamandes pures, m'attachent à la Flandre. Ah! que je l'aime la Flandre, pays des grands taciturnes, des horizons infinis, des peintres puissants, des femmes vaillantes.

Oublions le passé, un revirement s'indique, je distingue parmi vous des représentants officiels de notre ville. Vous êtes venus chez ceux de la littérature et de la peinture. Je suis sensible à vos paroles parobolantes, vous reviendrez parmi nous, je l'espère fermement, ardemment!

Il faut saluer Vandeputte l'animateur au teint cuivré bâti de vif argent; flexible et puissant il change en or tout ce qu'il touche et sous la cloche de Bouchery défend chèvre et chou, entre poire blette et fromage mou. Et vous Claude Bernières, notre amie à tous, je vous salue muse souriante, d'angélique caractère, animatrice de nos réunions d'hiver, vos mots exquis et mémorables resteront à jamais gravés dans nos cœurs et Monsieur Louf, ce clairvoyant lucide à l'esprit à la fois fin et fort, que vous m'avez rassuré quand souffrant de l'esprit et du corps je réclamais vos bons offices. Vous m'avez sauvé, réconforté, je suis heureux de vous voir ici et je vous mets en première ligne parmi mes amis les plus chers.

A vous Ansel, poète amoureux de beauté, raffiné par excellence, esprit aimant, doux, aimable, caressant, réservé plus que discret, avez-vous un défaut, non jamais! Un souvenir ému à Madame Ansel, la plus accomplie des musiciennes, son fin regard de pre-raphaélité m'enchante. Donatello a deviné son sourire froidement délicieux. A Mlle Verraert et aux dames d'ici, je présente mes hommages d'admiration et toutes mes joyeusetés.

Et vous Coolen le généreux, l'ordonnateur en chef, le fourrier mirobolant, casqué d'or, vous le pilier de la « Flandre Littéraire », vous notre soutien, vous notre espoir, grâce à vous toujours, ce banquet verra le jour des inquiets, la nuit des joyeux, le matin des satisfaits. Hurrah! pour Coolen et un solide ban bien claqué.

Docteur Ghyot vous le penseur, le philosophe persifleur, sifflotant mille finesses dignes du pays de Narquoisie. Critique profond et subtil votre pénétration me pénètre, me touche à fond. Erudit délicat. Analyste charmant vous nous offrez des joies rares d'art; acceptez l'hommage du peintre reconnaissant.

Encore M. Boyart, esprit anti-vulgaire infiniment charmeur.

Et Franck, professeur érudit, vaste abreuvoir où surnagent maintes délicatesses littéraires. Et Steyns, esprit lucide et, ce qui vaut mieux, brave homme entre ceux d'ici et d'ailleurs.

Et Toussaint de Sutter, bel ami musical, finement teinté de roses blanches et ganté de fleurs d'oranger. Bel homme! Beau musicien. Et Maxime Van Neste également en beauté musicalement parlant. Hola! à vous le directeur de la « Flandre Littéraire » Cuypers, le jeune, le vaillant, poil aux dents, floche au képi, brosse à l'habit, plume au bec, je boirai sec-sec à vos exploits d'enfant terrible. Vous nous menez tambour battant vers des destinées résonnantes. Et vous mon cher Petit, bon petit travailleur. Petit four, Petit poucet, Petit chat, Petit cochon, Petit caporal, Petit Belge, charmant petit-maître de la littérature, vous égalez le bon de la Fontaine et vous avez décrit des animaux moralisants. Petite crotte en chocolat, à quand votre banquet pour vous fêter et nos littérateurs d'esprit nouveau ; nous en parlerons au petit jour. Je vous dois mon banquet. Vous avez travaillé, soyez à l'honneur. Avec Claude Bernières, Coolen et Cuypers vous formez une compagnie de dévouement. Je vous remercie de cœur. Aussi les membres dévoués du comité, un ban s. v. p. Monsieur Smissaert, homme de bonne compagnie m'a prié d'agréer l'assurance générale de ses sentiments les meilleurs. Très touché veuillez agréer, cher Monsieur Smissaert, l'assurance de mes sentiments dévoués. Ami Bouchery, sonneur émérite du plus sonnant des carillons, avec vous nous chanterons : Vive le Son, Vive le Son, Vive le Son du Carillon. Borgers, le distingué président de la Chambre de Commerce, nous parle sans papier, d'une voix bien timbrée et d'une traite; escomptant mes succès, il a toujours tiré sur mes adversaires, non sans effet; donnons lui créance et notre acceptation est garantie.

Victor Fermon, mon grand ami de près et de loin, je résume tout en ces mots : vous êtes mon ami préféré.

Maître Verdeyen, charmant Robin-Robinet, esprit rare, cheveux rares, petit de taille, très crâne, gros de tête, de cervelle et de cerveau, mince de toupet, il est bon de voir ici présent le plus petit et le plus grand, le moins méchant des avocats de Belgique.

Et vous les vieux survivants de mon premier banquet du «Rat mort» et ceux du Cœcilia et du Falstaff, soyez tous de la fête de mon cœur. Et vous aussi M. D'Hoop et vous mes amis d'Anvers, de Bruxelles, de Bruges, de Malines venus pour me fêter.

Messieurs les membres de la presse, je vous remercie. Parmi vous je retrouve bien des défenseurs et quelle joie et quel honneur! et vraiment je vous dois les émotions des beaux moments couleur de rose, moments à facettes, moments où rayonnent les joies uniques et sans retour. Ce banquet sera le dernier, c'est un bouquet de sympathie et d'amitié et je vous remercie en allégresse.

Vous m'honorez grandement M. le Consul de France. Oui les écrivains de Belgique, de Wallonie et de France ont le sourire. Point n'est besoin pour nous unir de chaînes sonores, de liens forcés, de ficelle de soie, une télégraphie sans fil nous unira plus sûrement. Nos antennes sont réceptives. Il est bon n'est-ce pas d'atmosphérer l'amitié, la distance en doublera le charme. Certains de nos artistes regardèrent de trop près leurs grands confrères de France. Or, le Français, indépendant de nature, salue plus volontiers nos peintres personnels. Nos flamands frustes et simples sont actuellement les préférés à Paris.

Les artistes imaginatifs et subtils nous apporteront, longtemps encore, leur crus pimentés de gauloiseries fines.

Monsieur le Consul, je vous remercie en songeant aux charmes si prenants de votre beau pays de France.

Et vous Consul du pays de mes ancêtres! Que vous êtes grands, admirables Anglais. Trois de vos colosses dominent le monde. Turner précurseur étincelant de la peinture française moderne. Shakespeare qualifié sauvage ivre par Voltaire le singe léger. Newton, tout comme sa grand-mère Eve, avec une pomme a changé les lois des mondes.

Vos qualités abondent! Race de poètes, de constructeurs, race aristocratique par excellence, que vous êtes au-dessus de nous : amour de la famille, hospitalité large, honnêteté proverbiale, discrétion parfaite, délicatesse de sentiments, franchise de caractère, ténacité pour le bien, respect de la femme, bravoure à toute épreuve, mépris du danger, ménagement et respect aux vaincus, dévouement aux siens, toutes les qualités sont communes à l'Anglais. Vous aurez compris, cher Consul, combien en vrai anglais je condamne les cruautés envers les animaux et combien je suis sensible à leurs martyres et combien aussi me touchent la détresse des opprimés et des vaincus. Plaignons et condamnons la férocité continentale. Encore, l'Angleterre est l'ancienne, la grande amie de la Belgique, aux jours de danger. Elle défendra encore la Belgique de ses poings d'airain.

Vive la noble Angleterre! honneur suprême du monde!

Et vous qui m'offrez des bouquets et des fleurs et vous, mesdames, qui me souriez aux lumières, saurai-je de mon sourire âgé électriser vos prunelles irisées d'étincelles et vos lèvres arquées de joie. Et vous enfin mes confrères peintres, je ne dois pas vous dire combien ici vous me réconfortez et m'honorez. Emile Verhaeren, Grégoire Le Roy ont écrit « Ensor est l'ami des jeunes ». C'est là le plus beau de mes titres, c'est le fleuron de ma couronne de sable de ce jour. Vous êtes venus, vous avez vu, je vous remercie. Nous nous serrerons encore la main après vos luttes, des banquets vous seront offerts chacun à son jour, chacun à son heure. Notre ami Vandeputte l'excellent flaireur, l'a écrit et proclamé et je vous dis en vérité, l'artiste original ne peut mourir. Au-dessus des modes il ne craint le temps. Il y a trois Paradis pour les bons peintres flamands, l'un sur terre, l'autre sur mer, le troisième, le

plus beau, au grand ciel de chez nous, là trônent les nuages solidement construits, encore un soleil de triomphe toujours entouré d'opale rayonne de tous ses feux nacrés.

Ostende, pays des merveilles de la mer, des féeries de la couleur, enchantement du peintre, que de beauté vous nous offrez!

Mes chers amis masques et syrènes, quelques mots encore.

La déesse de la peinture m'étreint sans cesse de ses bras irisés. Elle m'indique la lumière, son importance, ses lois, je pourrais dire la forme de la lumière, la construction de la lumière.

Dès 1882, j'ai pu écrire en connaissance de cause : la vision se modifie en observant; la première vision celle du vulgaire c'est la ligne simple, sèche sans recherche de couleur. La seconde période c'est celle où l'œil plus exercé discerne les valeurs des tons et leur délicatesse, celle-ci est déjà moins comprise du vulgaire.

La dernière est celle où l'artiste voit les subtilités et les jeux multiples de la lumière, ses plans, ses gravitations, les recherches progressives modifient la vision primitive et la ligne souffre et devient secondaire. Cette vision sera peu comprise, elle demande une longue observation, une étude attentive, le vulgaire ne discernera que désordre et incorrection. Et ainsi l'art a évolué depuis la ligne du gothique à travers la couleur et le monument de la Renaissance pour aboutir à la lumière moderne. Encore je dirai : La raison est l'ennemie de l'art. Les artistes dominés par la raison perdent tout sentiment, l'instinct puissant faiblit, l'inspiration s'appauvrit, le cœur manque d'élan, au bout du fil de la raison pend l'énorme sottise ou le nez d'un pion.

Toutes les règles, tous les canons de l'art vomissent la mort, tout comme leurs frères à gueule de bronze. Les recherches savantes et raisonnées des pointillistes, recherches indiquées et prônées par des savants et professeurs éminents sont mortes, bien mortes.

Mort l'impressionnisme, mort le luminisme, vaines étiquettes; j'ai vu naître, passer, mourir, bien des écoles et des lanceurs d'éphémères. Cubistes, futuristes, expressionnistes, constructeurs, orphistes, dadaïstes, cernistes-découpistes, querellistes, par-dessus les jambistes, éphéméristes, arabesquieux de la Mecque, égyptiatiques, agglutinistes, crocodilistes, cocotistes, putipharistes, caramélistes, rachistes, cancristes, franco-spontanéistes.

Alors, j'ai crié de tous mes poumons : les suffisances matamoresques appellent la finale crevaison grenouillière.

Mes amis les œuvres de vision personnelle seules resteront. Il faut se créer une science picturale personnelle et vibrer devant la beauté comme devant la femme qu'on aime. Œuvrons avec amour, ne craignant pas les défauts, compagnons habituels inévitables des grandes qualités. Oui les défauts sont les qualités et le défaut est supérieur à la qualité. Qualité signifie uniformité dans l'effort en vue d'atteindre certaines perfections communes accessibles à tous. Le défaut échappe aux perfections uniformes et banales. Le défaut est donc multiple, il est la vie et reflète la personnalité de l'artiste, son caractère, il est humain, il est tout et sauvera l'œuvre.

Encore, je dirai à certains critiques et à M. Elie Faure : je plains les peintres à manière précise, décidée, condamnés au travail uniforme d'après les données connues, puisque l'évolution leur est défendue. Privés des joies que donnent les découvertes, rapetissés dans leur coquille ou dans leur gaine de prudence, machines-machinales aux reproductions identiques, imagination et main servile fermés à tout effort, condamnés à la stérilité des belles manières faciles inlassablement suivies sans avance ni recul, morts-nés, figés dans la glu.

Je vous plains! je vous plains! je vous plains!!!

Mes chers amis, mes chers masques aquariumés, poissonnés, sensibilisés vous excuserez l'exposé trop long, bien trop long de mes aspi-

rations, de mes recherches inquiètes, souvent imparfaites. Si le peintre du « pouilleux » des « masques scandalisés » vous a troublé, pardonnez-lui sa bonne peinture et ses humbles sujets. Il sera beaucoup pardonné à celui qui a beaucoup osé et j'ai toujours aimé donner des armes à mes adversaires.

Peut-être auriez vous aimé mes ballets soyeux, mes roses roses, mes ciels lumineux, les tours bleues ou d'ivoire de mes villes étranges. Le peintre des coquillages multicolores et des pâles jardins d'amour, vous remercie, il est jeune, il vous aime, avec vous il crie, Vive la jeunesse, Vive vous mes amis, mes défenseurs et Hurrah! pour la vie! les coups! et la bataille!!!

La lettre du Ministre des Sciences et des Arts me touche vivement. M. Nolf a bien voulu nous envoyer M. Verlant, c'est parfait! Je me souviens de la joyeuse entrée de M. Verlant à la direction des Beaux-Arts. Il fut vraiment l'élu des artistes d'alors. L'appelé selon leur cœur. Ces temps sont lointains, hélas! et Verlant est toujours là, imperturbable, puissant et solide au poste. Nous nous sommes connus à l'occasion d'un rien, d'une queue de cerise. En effet Verlant avait remarqué une nature morte et signalé ma cerise rose au « Journal de Bruxelles ». Celà fit verdir son rival d'alors, le peintre Broerman.

Il n'y avait pas à rire, Broerman était candidat à la direction des Beaux-Arts. Il était alors remuant comme Delville l'est actuellement, et invariablement, mais tous les confrères peintres comme un seul homme préférèrent Verlant à Broerman, et voilà comment les artistes se soutiennent en temps d'élections. Moi j'ai préféré regarder ma cerise rose et je m'en suis bien trouvé.

Grâce aux artistes Verlant est encore là! Il est vraiment l'élu des peintres d'il y a trente ans. Je le félicite pour sa verdeur et son endurance. Encore mes remerciements au délégué du Ministre des Sciences et des Arts et mes hommages très sincères au sympathique Ministre West-flamand.

Les mots aimables de M. Verhaeghe l'échevin des Beaux-Arts d'Ostende m'honorent grandement.

Ostende, 22 décembre 1923.



DISCOURS PRONONCÉ A L'OCCASION DE LA COMMÉMORATION BREUGEL A BRUXELLES, LE 31 MAI 1924.

Mesdames, mes damoiselles, messieurs, mes chers confrères,

Prosternons-nous et saluons largement le plus grand de nos peintres. Brasier d'art pur réchauffant nos cœurs; volcan de Cocagne crachant mille délices picturales et autres; phare puissant entre les phares; phare crucifié de lumière; phare sauveur; phare de joie; phare réconfortant; phare abracadabrant; phare sans éclipse; phare éclairant l'infini des mers, l'horizon des terres; phare sublimant le monde où l'on rit; phare dénonçant le monde où l'on s'ennuie; phare dressé en beauté; phare viril; phare étoilé d'allégresse; phare farouche; phare pharamineux; phare des bons farocrates; phare des estaminets enfumés; phare saucissonné; phare entrelardé; phare de bon aloi; phare de la déli-

vrance; phare des nefs et des vapeurs; phare des vierges et des douleurs!

A toi, Breughel le drôle, Breughel des Marolles, Breughel des paysans, des vilains joyeux, des goujats miséreux, des gras poupards, des maigres blafards, des reîtres babillards, des ribaudes cuisseautées, des commères fessues, des mégères goulues, des soudards crachant leurs dents, des lansquenets dévorant, des patients hurlant, des médecins ignorants, des charlatants savants, des arracheurs de canines, des avares lunettés comptant cent mille écus et des notes miteuses d'apothicaires griffus, des porchères rêveuses, des poissardes mélancoliques, des cuisiniers dangereux, des diables bons enfants à queue de moustique, des démons turlupinant, des peintres héroïques, encore diablesses modernes surchauffées allumant moines égrillards, damnés gigotant braisés à l'anglaise, singes volutés habillés d'arabesques, beautés tripatouillées chatouillant rois burlesques, cardinaux à bec de merle, procureurs bouffis, rougis par des homards, grands juges pincés au nez camard, des chaudières et des marmites, des pieds de veau et des lèchefrites, des proverbes nuancés, des Babels ironiques, des paysages surprenants, des oiseaux extra-comiques, des noces gauffrées, des mariées épaisses, grasses de baisers, des chats-minets miauleurs, des chiens galeux arrosant les rois mages et d'images, des batailles, des bagarres et des dévastations.

Mesdames, damoiselles, messieurs, confrères, amis.

Recueillons-nous un moment et songeons au plus grand peintre de chez nous. Oui, un moment de silence pour notre vieux Breughel, le maître de la délivrance, le maître chatouilleur des amours-propres brabançons, le maître réveilleur de nos malices nationales et de zwanzes farcies, le libérateur par excellence, l'imagier cher à nos petits enfants. Lui, notre bon Dieu à tous, jeunes et vieux, petits et grands, anciens ou modernes, réalistes, constructeurs, cubistes, expressionnistes et Cie, et pour lui plus bas, je vous demande une petite fleur de pensée, un signe de reconnaissance, une émotion d'art, un indice d'amour, un moment de grand silence.

Après notre prière, je dis avec vous :

Breughel notre Dieu, Breughel notre père, phare de joie délaissé par Baudelaire, phare des merveilles et des mirages délicieux.

Nos compagnons, amis de France, ignorent les couleurs de nos images. L'un d'eux vint me dire : « Breughel, petit maître, illustrateur de Rabelais ». Encore : « De Braeckeleer, c'est bon; mais nous avons Bouvin, c'est mieux! »

Mais un bon vent expiatoire de matière souffle en France, pour lancer à Paris nos peintres matériels. Oui, nos gestes sont picturaux, nos inventions énormes, nos pensées tragicomiques, nos tentations burlesques, nos désirs de la plaine, nos paradis pâteux et de lait composé, et nos crotjes sont de beurre.

L'autre jour je fus bien Belge devant Edmond Jaloux, le plus délicat des critiques de France, quand, épongeant soigneusement un morceau de ma peinture, je fis reluire l'émail précieux, la matière sonore de la couleur de chez moi. Alors, j'ai songé à nos blondes servantes, poules de Cocagne, bellement accroupies, sans façon, à l'antique, lavant, torchonnant, savonnant pavements, parquets et planches, porcelaines, faïences, cuivres et vaisselles, à grand renfort d'eau pure et de franc savon.

Avec Charles Morice et Octave Mirbeau, aimons nos filles puissantes, largement découplées. Combien je les admire quand, torse ployé, nez flairant cuvelle, elles frôlent de leurs tétines laiteuses nos beaux trottoirs endimanchés. Ah! les belles filles! Ah! les splendeurs insoupçonnées et de belle envergure!

Alors, les maîtres écrivains, enthousiasmés, battant des mains, tapant du pied, remuant bec et lèvres, magnifièrent, très spirituellement ma foi, une Belgique nouvelle à leurs yeux, une Belgique vraiment breughelienne, matérielle, charnue, charnelle, cossue, haute en couleur, émimemment savoureuse, et le voile séparatif des incompréhensions fut définitivement déchiré.

Chers confrères, à l'exemple de nos sœurs ou syrènes de Brabant, nettoyons notre peinture, raffraîchissons nos couleurs, rinçons-nous l'œil, avivons nos éclats picturaux sous l'averse bonne et limpide. O! Manneken-Pis! arrosez-nous, glou-glou, et vous le « Cracheur », crachez donc au nez des pète-sec au cœur sale, glou-glou! Manneken-Pis, enfant joli, élégant, mièvre, charmant, cher à Decoster, à Demolder, à Lynen, cher à M. Max surtout, baptisez-nous, glou-glou, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit breughelien.

Et vous, les cracheurs des bonnes eaux de Bruxelles et du Bocq... Et vous, les otaries de la Montagne de la Cour, du monument Anspach et de Brouckère, glou-glou, et tous les brasseurs alambiqués du Sud des Brabants plantureux, glou-glou-glou-glou-glou!

Soyons fiers de notre peinture flamande, la plus belle, la plus solide, la plus fleurie, la plus parfumée, la plus honnête, la plus civile des peintures. Elevons nos yeux et nos verres vers celui qui a tout créé. Vers ses pôles puissants nos destinées picturales s'orientent. Créateur de l'art moderne, du paysage moderne, il a tout prévu : lumière, atmosphère, vie mystérieuse des êtres et des choses. Et que dire de la couleur miraculeuse du drôle entre les drôles, du goujat bouleverseur des mondes!

Levons plus haut nos verres : A Breughel, pilier du monde, miracle de l'art flamand! et vive notre peinture, et vivent nos beaux peintres, et vive Breughel, l'impérissable, Breughel le drôle,Breughel des paysans, Breughel de velours, Breughel d'enfer, Breughel le vieux, Breughel le jeune, Breughel des Flamandes, Breughel défenseur des enfants innocents, Breughel bon enfant, Breughel! Breughel! Breughel! honneur à vous!



DISCOURS PRONONCÉ A OSTENDE AU BANQUET CLAUDE BERNIÈRES, PRIX VERHAEREN 1923, LE 11 AVRIL 1923.

Je vous salue, notre amie lauréate toute laurée de beaux lauriers païens. Rosière chrétienne et catholique : un prix Nobel vous revient.

Grâce à vous, nos réunions s'affinent, un cristal pur prismé d'opales nous a souri. Sourire précieux, combien cher aux grands sensibles. Bon sourire de Sainte-Beuve, sourire malicieux de Saint Simon, fin sourire de Sainte Aldegonde, sourire franconiais de Paul de Saint Victor, sourire Franco-Belge du Cardinal Mercier, sourire anglais de Sainte Appolline, frais sourire de Sainte Alène. Certes, la gravité des souffles masculins stérilise parfois l'enthousiasme féminin, déssèche et le cœur d'abord et l'esprit ensuite, mais toutes les lèvres masculines sourient à Claude Bernières la grande sympathique.

Claude Bernières, votre esprit d'essence ferme et élevé me fait songer aux clochers pharamineux des pays larges de chez nous. Ah! vous aimez nos grands ciels laiteux, nos pluies et nos mers, nos champs de

Flandre où,confuse, la terre grise se dérobe sous les feuilles et les fleurs. Doux pays du beurre d'or, des dentelles d'argent, des roseaux chantants. Là, règnaient vos vagues ancêtres maures ou d'Espagne et durant les heures claires vous rêviez longuement à vos parents lointains voués au soleil.

Madame, vos « heures » nous transportent vers les pays de rêve et de joie : voilées ou radieuses, rapides ou paresseuses. Elles passent et repassent inlassablement nous laissant leur sourire sans épines.

Noble Rose entre toutes les Roses, Rose des heures, Rose des vents, Rose altière des guerriers d'Angleterre, Rose diamantée, Rose nostalgique des pays ardents, Rose lunaire, Rose capitale, Rose songeuse des nuits d'été, Rose des poètes, soyez toujours Rose, Rose, Rose à mes yeux.

Guerrière batailleuse, pêcheuse intrépide, vous nous invitez aux bons combats pour défendre nos bassins prestigieux où s'étalent les chaloupes à la fois fines et trapues fleurant délicieusement la marée nacrée d'iris, encore les maisons catholiques : vertes, bleues, jaunes ou roses où les poissons suspendus en chapelets sont dédiés à Saint-Pierre ou à Sainte Scholastique son amie, la digne marraine des scholles ostendaises.

Ah! belles eaux, humbles miroirs de nos ciels orgueilleux, eaux sereines étalées à nos pieds, vous daignez réfléter nos images imparfaites.

Eaux lucides et translucides, des mercantis boueux issus des pays de Vilainie osent conspirer au nom des progrès instables pour tarir vos sources d'éternelle beauté.

Ingénieurs babillards bégayant, trafiquants blafards, chancelants, aphones, cacophones et cacochymes. Casse-rétines dépupillés à l'œil éteint, déprunellés de frais vous accumulez vos projets difformes. Raseurs boulimiques de nos sites virginaux. Profanateurs sans pareils. Géomètres déformés et balourds. Architectes démuselés aux abois, vos cubes surannés nous écœurent.

Signalons les crimes de lèse-beauté : nivellement de nos dunes immaculées. Exploitation sans vergogne et sans merci de nos rochers de Wallonie. Reconstruction saugrenue de nos vieilles cités. Ratiboisage de nos bois sauvages.

Oh! belle modernité, que de crimes on commet en ton nom!

Citons l'affreux Palace-Hôtel, masse énorme et solitaire insultant à la mer et masquant effrontément le plus merveilleux des panoramas. Amas babeliforme agrémenté d'un portique hideux portant couronne haricotée fleurant jus de graillon, relent de douche. Vil encens de cuisine. Ex-voto grossier de boursier bâtisseur sans cervelle et sans cœur.

D'autres horreurs architecturales nous contemplent : la gare de Gand Saint-Pierre, la bourse de Saint-Frusquin, les villas moroses et granitées de la digue, les lions vermicellés de notre gare maritime. La stupidité intarissable du vandale égale son imprévoyance.

Quand les ruines s'accumulent les punitions s'indiquent. Le gouffre à millions est là béant!

Mâche-briques imprévoyants vos écus d'or et de sable encadrés de boulettes d'azur porteront en caractères à jamais ineffaçables : Bruxelles-Jonction, Port de Zeebrugge, Plage de Saint André, Bassins d'Ostende, et je crie définitivement et de tous mes poumons : A bas! les vandales! A bas! les ingénieurs évoluant en chambre! A bas! A bas!! les destructeurs des beautés suprêmes de notre Flandre!

Claude Bernières, je salue joyeusement en vous le grand siècle de la femme et du gai pays de France (Monsieur le Consul je vous salue). Alors les marquises fluettes consultaient la carte du « tendre » précieuses non ridicules cruellement déflorées par le grand cabot bourgeois Molière le plus génial des goujats, charmante époque d'art où la femme écrivait, peignait, aimait pour l'art et le raffinement. Plus tard au

siècle des volutes, des lys et des travestis malins, elle règnait triomphalement parmi les beaux peintres fleuris, conseillère capricieuse des rois caducs et bons enfants, elle envoyait très joliment paître au loin berger bêlant et ministre grognant et parquée chez les pierrots de Cythère elle lavait ses petits pieds au plafond de la lune.

En dépit des caquetages puissants de nos charmants couturiers du Sud je salue l'esprit sain de notre amie : esprit de corps, esprit de vin, esprit baptisé de rosée, esprit de sel, esprit sans fiel, esprit de miel, esprit touchant nos cordes sensibles, esprit généreux, esprit fin, esprit noble enfin, esprit tendre, esprit pur de pâquerette et foin de l'esprit des marguerittes, des garçonnes libidineuses, des ginettes rêveuses, des Colette vieillies, des Willy de Paris.

Claude Bernières nous songerons longtemps aux visages de vos « heures ». Noble fille de Flandre. Aimable reine de chez nous. Soyez toujours avec nous.

Encore un petit mot pour Mlle Verraert, votre collaboratrice musicale aux doigts légers, à la voix perlée; souhaitons pour la fée gracieuse un prix d'abnégation et de grands succès d'art.

Depuis le triomphe de Claude Bernières un hommage à Monsieur Louf s'indique. Admirons ce beau caractère de logicien extra-lucide, d'animateur puissant, de conseiller discret bellement féru de science et d'art, de collaborateur modeste. Monsieur Louf, je vous prie d'agréer mes félicitations et vive Monsieur Louf et vive Claude Bernières Reine des poètes passés, présents et à venir.

LETTRE A AMÉDÉE LYNEN A L'OCCASION D'UN BANQUET, (1924).

Lynen, esprit jovial, cerveau fécond, tête chaude, sang rouge, cœur vert, caractère ouvert, estomac, ventre, rate, crotte, foie et joie de nos vieux Bruxellois.

Je vous salue, peintre pittoresque, palette au poing, bretteur matamoresque, plume au vent, moutarde au nez, lambic panaché, puce à l'oreille, poète charmant et sans façon des bonnes vieilles choses de chez nous : des Marolles, d'Ixelles, de Molenbeek, des Flandres, de Brabant, des Pays de Cocagne, et des boudins noirs et blancs.

Franc cadet d'Uylenspiegel, frère de lait de Demolder, beau cousin de Decoster, petit coq de Cocardasse, à vous mes hommages, chère vieille branche toujours verte, dernier champion du bel « Essor », du vieil « Essor ».

Vive Lynen, poète charmant et sans façon des bonnes vieilles choses de chez nous!

DISCOURS PRONONCÉ AU BANQUET ENSOR, OFFERT PAR LES PEINTRES D'ANVERS, LE 28 MAI 1921.

Mes chers amis,

Noblement vous me parlez de nos luttes passées, présentes et à venir! Oui, je vous aime beaux peintres d'Anvers, j'aime votre port, quand les sirènes enrouées crient au loin et quand le vieil Escaut mollement se balance; alors j'entends chanter toutes les voix de la mer quand elle pleure toutes ses nacres ou étale à l'infini ses plaines semées d'opales.

J'adore Rubens, votre Père, le Créateur du Ciel et de la Terre; j'aime vos filles roses, pétries de sang riche et de lait blond. Encore je vous aime, beaux peintres d'Anvers, la confiance vous accompagne, vous êtes grands, vous êtes forts!

On a calomnié votre grande école, parce qu'elle nous a donné les peintres magnifiques et durables. Que dit Gallait devant Leys; que dit Wiertz devant de Braekeleer; que dit Verwée devant Stobbaerts? Les portraits du vieux Navez nous parlent encore, mais c'est là une rare exception. Oui, vous êtes des peintres magnifiques!

Dernièrement, après une visite au Musée de Bruxelles, un jeune peintre français, d'école très avancée, vint me dire : « Il y a là de Braekeleer, et c'est à peu près tout. » Pourquoi?... Parce que probes, humbles, patients, volontaires, vos peintres chérissent leur fleuve, leur ville, leur maison, leurs femmes. Oui! je loue largement l'Anversois et sa compagne.

Je salue les reines hospitalières, modestes et charmantes, parées par les Grâces, fées bienfaisantes au fin sourire diamanté. D'autres fées nous entourent, elles sont belles, délicatement belles, telles que Van Dyck, le sensible aimait les peindre, sans trop les flatter, et je revois toujours les gracieuses figures adorées par les mages et les bergers, ou couronnées par Dieu le Père, auréolé de l'Esprit-Saint. Encore, leurs lèvres de rubis, leurs dents de perles rappellent les couleurs du glorieux pavillon anversois.

Nobles filles, inspiratrices de vos grands coloristes, votre image longtemps me sourira, et les vieux maîtres applaudiront, et je dirai : tels modèles, tels maîtres.

Je vous salue, filles précieuses de l'Escaut et de la Meuse, habillées d'émeraudes toujours pleines de bonté et de douceur!

Certes, les mouvements basculatoires ou bousculateurs des jeunes peintres éveillent l'attention. Les jeunes extrémistes d'essence ardente aiment puissamment et Vous les aimés, au cœur mûr, Vous les arrivés souvent trop sages, soyez compréhensifs, généreux d'accent, prodigues de sympathie, larges de protection, dédaigneux du « qu'en dira-t-on ». La sympathie des jeunes sera pour le vieux un stimulant précieux et bien des peintres mûrs, délaissés par les jeunes, meurent désespérés, tués par le silence.

Respectons l'œuvre jeune et suivant les belles paroles du Christ : « Rendons au jeune art, ce qui revient au jeune art et aux vieux, ce qui revient aux vieux. » Jadis, bête noire des vieux, maintenant peut-être bête blanche des jeunes, et certainement cette nuit, bête tout à fait grise, j'ai dû crier maintes fois, il y a un quart de siècle, cédant à je ne sais quel besoin d'équilibre d'art : « Respectez les écoles éteintes! Place aux vieux! Place aux vieux! »

Honneur aux vaillants, jeunes et vieux, exposés aux risées, éreintés,

refusés, isolés! Je les salue s'ils sont peintres, mais en dehors de la peinture point de salut, diront avec raison les beaux peintres d'Anvers!

Oui! vous magnifiez la peinture pure, beaux peintres d'Anvers! L'esprit peint vieillit vite, encore les finesses et les subtilités et toute composition signifie faiblesse. Que signifie la belle ordonnance, que signifie l'esprit de la touche : Rien! Rien! Rien! C'est le vide parfait car les contraires inévitablement se dessinent et toujours on brûle ce qu'on a adoré. Pourquoi satisfaire le vil désir des foules, désirs sans noblesse, curiosité pesant lourdement sur nous, les grands sensibles. Soyons rebelles aux communions! Pour être artiste, vivons cachés! Songeons au grand de Braekeleer, jugé inintelligent et borné; « Innocent » disaient les gros seigneurs de la finance; innocent répétaient les rudes signors des quais. Heureux de Braekeleer, à son exemple réfrénons les curiosités de la foule; toute communion avec l'impure amène décadence rapide des forces vives de l'artiste. Je n'ai jamais aimé l'exposition et franchement il faut préférer les pommes cuites lancées par certains, aux pommes cueillies au vieil arbre de la Science. L'esprit et la peinture ne donneront jamais l'accord parfait.

Mes chers amis, célébrons vos beaux peintres, les gloires de l'Ecole d'Anvers : de Braekeleer, Leys, Linning, Lamorinière, Stobbaerts, Larock et notre brave Mertens, si beau de caractère, si grand de talent, aussi les vivants de notre société : Baeseleer, Daeye, Hageman, Hens, Smits, Vaes, Van Mieghem et tous nos amis.

Je veux louer nos membres actifs : Serigiers le plus correct des présidents, Bossart le dévoué, Ary Delen, pittoresque, animé, crachant du feu et parmi nos défenseurs Charles Bernard le Joliet, l'imagier tendre, un tantinet migrainé, coloriste subtil et raffiné, critique sensible, toujours ouvert devant les œuvres jeunes, acceptant toutes les audaces picturales. Mais bien des critiques d'art semblent hostiles devant les œuvres chères aux peintres, œuvres où rayonnent les bravoures picturales, et le mépris des succès faciles, œuvres de lutte ou de dédain.

Mais les dévouements abondent et je ne puis citer tous nos grands protecteurs tels Speth, riche de sentiment et de cœur, Aerts le généreux, Fester, Mistler et tous les grands anonymes! Ils sont trop nombreux!

Il faut saluer notre ami François Franck et ses frères. Dynastie puissante vouée à l'art. Oui! Franck nous a sauvé, il est le bon Dieu de « l'Art Contemporain », comme Picard fut l'idole des « Vingt ». Franck, c'est notre homme; le meilleur des Mécènes; le grand travailleur, et quand nous parlons d'art son nom se dessine victorieusement, et je dirai avec le jeune peintre français, très avancé : « Il y a de Braekeleer le grand Mort » et je dirai avec vous. « Il y a Franck le grand Vivant! »

Je vous salue encore, mes braves confrères, peintres incompromis!

Veuillez m'excuser, mon succès d'aujourd'hui m'étonne, je ne l'ai ni cherché, ni demandé; vous êtes mes précieux défenseurs et sans vos sympathies d'art, je serais peut-être encore livré aux bêtes savantes ou turlupiné par les diables les plus décomposés.

Mes chers amis, je vous dois des moments de bonheur rare. Anvers est pour moi la plus hospitalière des mères, je lève mon verre en son honneur!

Encore à vous mes défenseurs, j'aimerais vous consacrer mes regains de jeunesse et d'espoir. L'espoir fait vivre! Espérons et continuons la lutte pour la liberté du Grand Art!

Vive l'Art Contemporain!

Vivent Vous!

Vive Anvers!

DISCOURS POUR LA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

Vous les grands, vous les immortels vous m'honorez de vos sympathies. Vous avez daigné m'accorder une place à vos côtés. Beaux côtés du droit et de la droite.

Orienté vers les idéalités mesurées, zénithées d'harmonie et de belle concordance vous m'indiquez des mondes nouveaux. Nobles boîtes crâniennes coupolées de raison pure, vous reflétez combien glorieusement nos gloires ancestrales et grâce à vos patients travaux nos grands hommes ont chance de survie. Vous sauverez de l'oubli bien des caractères, bien des dédaignés.

Songeons, chers collègues, aux jeunes travailleurs, surtout aux apporteurs de beauté nouvelle. Un accord secret caché, mais souverain relie les beautés et les caractères les plus opposés, des rapprochements s'indiquent et si l'on a pu dire avec le Christ « Aimez-vous les uns les autres » on devrait dire aujourd'hui : louons-nous les uns les autres.

Hélas! il faut condamner les dévorants de Saturne, toujours annelés de plomb lourd, ennemis des rayons d'Apollon; l'éclat du fier soleil les aveugle, tout comme l'iris discret des lunes pudiques les offusque. Quelques étoiles simili ornent complaisamment leur poitrail immense et leur front de taureau est cornu de suffisance. Hommes de plomb au cœur lourd, ils aboieront toujours à la lune, démoliront les tours naïves, nivelleront les dunes vierges, combleront les eaux opalines de nos bassins, abattront nos arbres frémissants criant à la mort...

Hélas! chers collègues, j'ai parfois dévoré mes enfants et renié certaines de mes œuvres.

A dix-sept ans je convoite le prix de Rome, mais à vingt ans révolutionnaire outrancier, frondeur combattif, je crie généreusement : Place aux vieux! Place aux vieux!! Respectez les écoles éteintes!

Mon tempérament d'anglo-belge, sensible, ondoyant, me lançait d'un pôle à l'autre de l'art.

Masques expressifs, raies majestueuses, jardins d'amour poudroyants, marins déformés, intérieurs lumineux et oscillants, diables corrosifs, féminités musicalement parfumées languées de lumière, et des flammes de neige allumaient étrangement ma peinture de ce temps.

Quand, je refeuillette mes cartons de 1877, je retrouve des angles cubistes, des éclats futuristes, des flocons impressionnistes, des chevaliers dadas, des attaches constructives.

Mon vénéré et docte professeur Joseph Stallaert me déclarait sans ambages : « Vous dessinez des cristaux, je suis forcé de vous complimenter sur votre dessin, mais pourquoi faites vous des dessins contre l'académie? Monsieur Portaels vous laisse donc faire tout cela? »

Je n'ai jamais compris le désarroi des professeurs devant mes recherches inquiètes. Un instinct secret me guidait, encore, une compréhension de l'atmosphère maritime, humée dans les brises, aspirée dans les buées perlées, puisée dans la vague, ouïe dans les vents. Les culbutes fantastiques des nuages peuplés de chimères, la danse des mirages, les crécelles des mouettes, les gammes suprêmes des syrènes amoureuses, les longs cris de la tempête m'emplissaient d'allégresse inventive, de témérités désordonnées. Les nervures admirables des choux monumentaux, aussi leurs formes triomphales me hantaient tout comme les lignes sévères de David, ou celles brisées de Delacroix, ou celles charnues de Rubens, son maître, et les figures augustes et virginales du bel Ingres du musée m'arrachaient des cris d'enthousiasme.

Poussé par des vents souvent contraires, j'ai vogué à l'aventure vers les pays mirobolants. Cela m'a valu toutes les délices des horizons peuplés de rêves infiniment nuancés.

Parfois des côtes dures, des lames de fond et de tréfond, des banquises chargées d'ours bourgeois, de phoques-peintres suintant l'huile de foie de morue, des syrènes en toc, des merlans miaulant, des critiques d'art chétifs choucrouttés, mal digérant. J'ai dû manœuvrer envers et contre tous : vents contraires ou alizés, marées d'équinoxe, courants chauds, courants froids, mais jamais tempérés. Que de misères entrecoupées d'arcs-en-ciel consolateurs. Que de peines joyeuses. Que de joies mélangées! J'ai vu couler dans une mer d'huile les bateaux de mon confrère Delville, peut-être trop chargés de matière idéale, j'ai pu éviter ses brulots solidement ancrés, j'ai entrevu le Hollandais volant, le Kraken tentaculaire, Sinbad le marin, le grand serpent de mer, et les vieux corsaires ostendais gâvés d'affreuses chiques m'offrirent maintes prises de tabac trop saucé.

Vers les pays de narquoisie et des inquiétudes palpitantes j'ai mené voiles battantes ma barque pavoisée de flammes adjectivées d'encre.

Enfin, je salue ma joyeuse entrée parmi vous, au bon port du refuge académique où les torches rouges antiques et les phares jaunes modernes marient leurs feux sans façons. Je ferai parmi vous maintes excursions vers les régions nestoriennes de bon repos et de sagesse.

J'aimerais défendre avec vous la jeunesse et ses espoirs et je dirai à tous la belle légende du Moi, du Moi universel, du Moi unique, du Moi ventru, du grand verbe Etre : Je suis, nous sommes, vous êtes, ils sont!



DISCOURS PRONONCÉ AU BANQUET D'ADIEU VAN DE WOESTYNE, A OSTENDE, LE 14 FÉVRIER 1925.

Mesdames, Messieurs, mes Chers Amis,

Vous connaissez tous le plus délicieux des contes du grand Balzac : « Jésus-Christ en Flandre ».

Je n'ai pas assisté au naufrage ni au débarquement du Christ à Ostende, j'ai vu débarquer ici, en beauté, notre ami Karel Van de Woestyne, le bon flamand, vomi de frais par les bouches pures de l'Escaut, grisé par nos grosses mers du nord ou rougi par nos vents cardinaux.

Sauvé des naufrages illusoires par des moyens surnaturels ou par l'ardeur de sa foi, notre ami, tout comme Jésus, est de taille à marcher ou flotter sur les flots les plus agités, flots toujours imaginaires ou fabuleusement beaux.

J'ai revu douze fois notre ami. A chaque rencontre, je vous le dis en vérité, il ressemblait à l'un des douze apôtres des bonnes pêches miraculeuses, des multiplications des poissons, des noces de Cana ou des grandes passions de notre Seigneur.

Il fut surtout le bon apôtre des peintres avancés de la mer, le bel apôtre touchant des bas bleus célestes, de Véronique la photographe, de Marthe l'hôtelière-hospitalière, de Madeleine la pécheresse échevelée, repentie et, maintes fois, les saintes femmes lancèrent en son honneur, toujours plus haut, leurs bonnets les plus beaux par dessus les moulins. Sa devise nous dit : « Toujours plus haut, jamais plus bas, toujours plus chaud, jamais plus froid. »

D'autres fois vu de plus près il ressemblait à quelque Prince-Évêque, armorié, arrosé d'eau lustrale, bénin et bénisseur, ressuscité, girandolé, confessé, boutonné de gueules et de rubis, crossé d'or, bâtonné d'argent, festonné d'azur et d'émeraude, éclairé littérairement des reflets de mille pierres magnifiques, archaïques, mirifiques, magiques, monastiques, maçonniques et moyenâgeuses. Pasteurisé des mâles rages de bien faire, sa belle figure sérieuse et pensive me disait bien des choses fines, tendres et efficaces, sa langue parlait pureté et noblesse et son cœur abnégation.

Ah! l'exquis raffiné à la voix ténue et discrète, au geste dominateur et calin, son regard voilé d'amertume évoquait les grands mondes étoilés, mondes interdits aux profanes, vagues jardins de lumière et d'amour dominés par les lunes instables et froides, rondes et charnues, malicieusement cornues de vif argent. Et c'est alors qu'il trempe sa noble plume et son pain quotidien blanc ou noir dans le suc d'une hermine, l'affine au bec d'un coq rouge et, frondeur, l'essuie à l'épiderme d'un archange ou à l'aile d'un colibri, à la peau d'un vieux chamois, à la croupe d'une cavale d'envergure, pégasée d'ardeur bucéphaline et son papier papyrusé semblait à mon toucher doux comme peau de lys imprégnée de rosée.

Hélas! mes chers amis, je n'ai pu jouir des charmes du royal style de notre grand ami. J'ignore le beau flamand parlé par mes grand'mères. Je le déplore plus que jamais. D'autres amis chanteront sa gloire, goûteront ses amertumes et vous parleront du rare parfum de ses pensées, du charme énivrant de ses poèmes merveilleux à jamais fameux dans les fastes de nos Flandres.

Il faut aimer l'autre grand placide, le frère d'art, le peintre des vierges dolentes et passionnées, des madones élégantes délicieusement contournées, poudrées, fardées, parfumées, farcies d'ambre et de gris. Vierges jeunettes au cœur rose piqué d'une flèche légère. Madones massives au cœur lourd et sanglant cruellement percé par glaives acérés. Divinités froides au masque épais, parées de pierres fausses lourdement orphévrées.

Encore vierge ingénue riant sous cape rose et flamande ou souriant finement au peintre, au sang bleu, au restaurateur respectueux des menues et fragiles beautés de la femme.

Je vous salue tatoueur tatouant des jolis cœurs d'azur car moi aussi, j'ai entrevu la vierge consolatrice et j'ai fixé ses traits pleins de grâces sur un panneau de qualité. J'étais bien jeune alors. J'ai palpé son blond manteau raffraîchi par Saint Luc, j'ai baisé ses petits pieds de neige et de nacre, encore on distingue, au cœur dur du vieux panneau, l'image diaphane; je la garde jalousement, elle est mienne et je l'aime.

J'ai reçu depuis, des vierges moins fleuries de sainteté : vierges des eaux nénupharées, vierges des mers couronnées d'algues, vierges circonspectes des couchants pourpres, vierges des levants à l'œil rincé d'étoiles, vierges timides des crépuscules, vierges hardies des noirs profonds, vierges ceintes de fruits vermeils, vierges toisonnées d'or fin, vierges des pleurs et des sourires, vierges assises sur cathédrales, vierges connues et inconnues toujours bonnes, radieuses et belles. Je vous salue, je vous salue vierges sans pareilles et vous surtout petites vierges charmées par des moineaux. Encore je salue la compagne de l'écrivain. Catholique fervente, charmant modèle de dévouement conjugal, le salut de son époux et de ses amis la préoccupe et l'intéresse. Oui, elle doit être à l'honneur. Elle a daigné s'intéresser à mon salut. Elle veillait aussi au bien-être, au cher cœur, au bon estomac de son époux. Je l'ai rencontrée plus de douze fois, aimable apparition, toujours sortant d'une pâtisserie pour rentrer dans une pharmacie. Mais j'aime parler de son talent inégalé de pâtissière et de son exquise et curieuse

bonté. A l'époque des joyeux Noëls, elle m'envoyait un gateau posé sur un plat grand comme la roue de Sainte Catherine ou le bassin de Jean le Précurseur, gâteau œuvré par des angelets gourmands, gâteau du ciel et de la terre, gâteau dessiné par des maîtres gothiques, gâteau de Breughel et de Metsys, de Jordaens et de Van Eyck, gâteau essentiellement flamand. Délices de Saint Chrême, miracle de Sainte Marguerite, chef-d'œuvre de Saint Pétrin, tentation de Saint Antoine, œuvre gaie parlant aux sens, beau morceau de rêve pétri par doigts effilés aux ongles de nacre coquillé, composition digne d'un Roi mage ou d'image.

Depuis, mon image figure, figée sur un plat, telle l'image de Jean le précurseur. C'est l'œuvre d'un beau peintre d'Ostende, carillonnant, ex-posticheur demeuré un tantinet raseur, aujourd'hui ami dévoué.

J'entends associer à l'honneur Van de Woestyne fils, l'exquis conférencier, le chantre juvénile de Verhaeren et de Ronsard. Un docte professeur vint me dire un beau matin : « Ce jeune homme égalera son père et comme son père il sera grand. » Voilà une appréciation toute en justesse. Oui, je dirai avec le professeur, les Van de Woestyne sont grands de taille et d'esprit, de sentiment et de cœur. Leur départ m'attriste vivement. Je leur souhaite toutes les joies qu'ils préfèrent, celles du monde des arbres et des plaines : campagnes émaillées de rosiers très roses, jardins aux mille tulipes rares, étangs poissonneux peuplés de carpes bleues et ceinturés de roseaux persifleurs, arbres garnis d'oiseaux siffleurs et chanteurs. Cette mise au vert les consolera des grises mines de notre mer d'Ostende et du Nord. La vaste prairie, les cygnes blancs des eaux claires leur donneront bonheur et calme parfait. Certes, Ostende est fort poétique durant l'hiver. Elle est affreusement souillée durant l'Eté par le souffle vil des mercantis, bâtisseurs soupiérés, ennemis cruels de l'art et du beau.

Van de Woestyne, je bois à votre heureux départ. Je salue vos frères flamands, j'adore vos campagnes et vos champs et votre vieil Escaut le vaste réservoir d'énergie de votre Flandre tant aimée. Je bois à votre grand talent, à votre bonheur, à celui des vôtres. Je bois encore aux grands écrivains de tous les temps. Soyez heureux, Van de Woestyne, votre nom ne périra point!

Un dernier hommage à Vandeputte, l'organisateur des banquets mémorables.

Ce gosse récalcitrant nous offrit, il y a de longues années, le premier banquet Emile Verhaeren. Le succès fut grand. Depuis, il a tracé allègrement sa voie à travers tous les obstacles. Puisse-t-il continuer dans cette bonne direction pour le grand bien du « Carillon », belle feuille d'art et d'indépendance, et pour les menus plaisirs de ses amis.

Vandeputte, je bois à votre belle santé! Vous êtes un grand animateur!

Mes chers amis,

Laissez-moi vous dire quelques mots concernant la vivisection et ses horreurs.

Je me suis juré de combattre à outrance la vivisection et ses abus. Toutes les occasions me sont bonnes, même celle de notre joyeux et touchant banquet. Je saisis donc l'occasion favorable et je serai bref et violent.

J'ai toujours tenu à flétrir et dénoncer les cruautés atroces, vrais crimes sans nom commis par les vivisecteurs. Abominable engeance méridionale, race hautaine et stupide fermée à toute moralité, à tout amour, descendants de croquants avariés, au crâne atrophié et étriqué, bourrés de froids et néfastes calculs et d'insensibilités profitables, ignobles bonshommes aux mains rouges, au cœur de roc, affreux pendants des médecins, grotesques, saigneurs dangereux, amplement seringués,

enpourceaugniacqués, âprement cinglés, fessés et pilorisés par les grands satiriques de jadis.

Avec Richard Wagner, Pierre Loti, Edmond Picard, avec les grands esprits clairvoyants au cœur noble, il faut condamner les expériences infâmes, presque toujours sans objets, des vivisecteurs. La postérité jugera sévèrement les abus criants, tout comme elle juge actuellement les abus commis aux temps passés; alors, on rôtissait les gens au nom de la religion et de la morale, aujourd'hui on supplicie les soi-disant bêtes au nom de la science. Et surtout on martyrise notre ami le chien, le plus intelligent, le plus aimant, le plus dévoué de nos frères inférieurs, dans le but, très vague, de guérir les maladies dues à nos intempérances gloutonnes, à nos vices, à nos pourritures, à nos excès, à nos péchés capitaux.

Et maintenant au pilori, les vivisecteurs, honte suprême de l'espèce humaine. Vous ne taillerez plus longtemps dans les chairs vives et sensibles des pauvres bêtes intelligentes et vos abominables pratiques vous mettront bientôt au ban de la société.

Au pilori! Au pilori!! Au pilori!!! les faux savants, cuistres cruels souvent matinés de charlatans éhontés, jeunes arrivistes à l'esprit pédant, carabins cyniques. Au pilori! Au pilori!! Au pilori!!!

Encore vous avez signalé, mon cher Vandeputte, les cruautés révoltantes fréquemment et impunément commises ici, cruautés nous exposant au juste mépris de l'étranger et particulièrement de l'Anglais au cœur noble.

Où êtes vous, juges de Belgique? Dormez vous? Ronflez-vous? Réveillez-vous! Venez défendre la plus belle des causes!

BONNES PAROLES POUR MON AMI CASSIERS.

A vous mes compliments aquarellés d'eau salée et d'eau-forte, joyeux souvenir de vos bons modèles les pêcheurs de l'Escaut et de notre grosse belle Mer du Nord. Le vent est fort ici. Les chaloupes saluent en cadence et leurs flammes fines et rouges s'agitent en spirales. Les voiles jaunes, les filets bruns se gondolent à crever et la mer, vaste aquarelle, étale ses lames blanches de papier gouaché de sels d'argent.

Aujourd'hui, c'est fête en Zélande; les moulins tournent fort; les nuages bombent; les petits garçons largement culottés dansent à la ronde, déchirent leurs culottes; des hommes de Gouda, rasés et taciturnes, encore plus culottés, fument des pipes plus culottées encore. Des vieux de Schiedam hument des cruchons. Des marins d'eau douce aux oreilles bouclées et des gars balourds assis sur leur derrière, perchés sur des barrières ou juchés sur des pilots, contemplent gravement les figures de vos images. D'accortes brunettes, aux bras écarlates, aux prunelles saphyrées, aux seins citrouillés, mandarinés d'oranges, boutonnés de corail, vous offrent leurs mains chaudes en riant à belles dents.

Elles sont jolies les brunes filles de Zélande. Célébrons leurs grâces et leurs atours, leurs dessus délicieusement étriqués, charmants calices renversés, — dessous évasés de frégates de faïence chargées de tulipes veloutées : jupes de moire antique, cliquetis de sabots vernis et fleuris, casque de laiton reflétant le soleil d'or, anneaux de vermeil, bagues de turquoise annelées de topazes, fichus étincelants, pudiquement drapés, épinglés d'argent vif; petit front caché de mulet rétif. Elles sont altières et belles. Elles fleurent fine canelle, girofle et orangé, pain d'épices et d'amande, plies sèches, fromage anisé, et celles de Ber-

gen-op-Zoom toujours bourrées d'anguilles, et celles de Tholen parfumées de crevettes, celles d'Alckmaar arrosées de lait pur, et celles de Goes, et celles de Purmerend, et celles d'Edam gavées de fromage doux, et celles de Leeuwarden à toison de lionne.

Oui, les braves gens des canaux, des canards et ceux frisant la Frise, et ceux de Cadzand, et ceux de Marken, plus violets, et ceux de Veere, plus verts, de Dombourg, cramoisis et lourds, et de Middelbourg la belle à l'écu rouge et blanc, et tous les Hollandais, petits et grands, vous aiment. Grâce à vous, cher Cassiers, le monde entier connaît la belle Neerlande et ses prés et ses fleurs et ses vaches et ses moulins. Mon cher Cassiers, les monts blancs ou roses, arides, glacés et sourcilleux du soi-disant grand art ne vous disent rien qui vaille. Tout comme de Coster, Rops, Demolder et nos grands petits maîtres, vous savourez avec amour le visage de nos plaines, le front de nos plages, le pied des saules, les bras et les bouches de l'Escaut, les plates côtes de la mer, les palais de La Haye, les croupes et les mamelons de nos dunes. Je me souviens d'un voyage extraordinaire au pays des couleurs, de la propreté et des eaux claires. Ah! le fier voyage ému. J'ai salué la contrée des merveilles, le pays sucré, des peintres des dunes vierges, des ciels infinis. Pays de dignité et de respect, pays probe, hospitalier, pays qu'il faut aimer. Là on aime la nature, on respecte la dune, les canaux cristallins, les digues d'émeraude. Pays de gloire et de fierté. Et, bouquet miraculeux, Amsterdam, brillant diamant noir où les fées se mirent, miroir de l'art du nord et du monde, du monde de la couleur, de la couleur, de la couleur!

Cassiers, brave travailleur de la mer et des bateaux, je lève mon verre d'eau pure, je bois à votre belle confiance. Soyez heureux Prince charmant de l'Aquarelle, Baron sympathique de la Gouache. Je bois avec vous à notre heureuse voisine, l'admirable Zélande.



LES DUNES

Désireux de bien faire, j'ose vous exposer, combien imparfaitement, toutes mes inquiétudes.

Avant tout, je tiens à signaler la beauté grave de nos dunes, leur grâce aérienne, leur ténuité exquise de dentelle finement festonnée de fragilité. Formées des souffles puissants de l'Ouest, du Nord et cardinaux, composées des nacres venues de la mer, du ciel et du soleil, elles épousent en harmonie les ondulations de la vague turbulente et sans fin.

Il faut aimer la majesté de leurs lignes élégantes, la blondeur vénuséenne de leurs croupes mamelonnées; virginités suaves, lavées par les flots.

Chastes et précieuses, rebelles aux souillures, aux baves, aux boues gluantes de nos terres, elles élèvent nos pensées, affinent nos sens. Oui, elles sont belles incomparablement!

Mais j'entends parler de certains projets vraiment néfastes à mon avis. Il est question de boiser les dunes à Oostduinkerke, Coxyde, La Panne. Là sont les plus belles dunes, là elles maintiennent leur grâce sauvage, leur élévation altière.

Pourquoi couper les grands horizons, étriquer les points de vue admirables, planter des arbres forcément malingres, végétations incertaines toujours mal venues en ce milieu hostile à l'arbre. Paradis stérile où l'arbre souffre et meurt sous le tranchant vif des bises cruelles et les baisers coupants des vents durs.

Vers le Coq-sur-Mer et vu du tram vicinal le noble paysage dunier est complètement masqué par un rideau continu de méchants arbres rabougris, crachant piteusement leurs feuilles minables. Ainsi le site se vulgarise, la ligne d'horizon est fort rétrécie ou manque totalement. Déplorable essai, opinent nos artistes et gens de goût.

Un outrage à la dune est iréparable, la dune est immuable et unique et quel charme d'exception elle offre à nos visiteurs.

Oui, nos admirables sites maritimes sont fort compromis, nos visiteurs auront vu partout des arbres, des parcs à foison, des jardins de tous côtés, des peupliers, des saules surpeuplent nos campagnes et leurs fiers panaches magnifient nos champs réguliers, mais combien la dune est rare, combien est précieuse sa ligne fine et caressante, lien délicieux reliant nos plaines placides de Flandre, aux plaines mouvementées et profondes de la mer.

Aimons nos belles dunes poudrées de douceur. Quand sensibles au frolement d'une tige ou ridées par le soupir d'un insecte, elles tressaillent au doux baiser d'une fleur, quand le salut brusque d'un roseau les blesse, les agite!

Ah! il faut sauver leur suavité! Oui, la dune élève nos pensées vers la pureté immatérielle et réconforte nos cœurs. Réservoir intarissable de santé, elle invite à la vertu les esprits les plus veules, anti-microbienne, elle purifie nos corps, enfin divinement, elle enchante nos visions.

Sauvons nos dunes, chers confrères, grâce pour elles, quand vidées, profanées, salies, mutilées, elles étaleront leur misère nous en aurons regrets et quand enfin leurs charmes seront totalement morts nous en aurons repentir. Sauvons, sauvons, nos dunes et nous aurons bien mérité de la Patrie.

LES BASSINS

Un grand crime de lèse-beauté. Crime perfidement dissimulé sous le voile complaisant des progrès illusoires.

Maintes fois des amis des sites signalèrent l'utile et l'importante beauté de nos bassins d'Ostende.

Une atteinte, une modification ou suppression d'un de nos merveilleux bassins constituerait un acte de vandalisme. Le grand cadre des bassins forme un décor majestueux de ligne et de couleur, d'élégance et d'ampleur.

Je tiens à redire : bassins prestigieux, bassins abritant les chaloupes à la fois fines et trapues, fleurant délicieusement la marée nacrée d'iris, encore vous réflétez les maisons vertes, bleues, jaunes ou roses où les poissons suspendus en chapelets sont dédiés à Saint-Pierre ou à Sainte-Scholastique son amie.

Eaux lucides et translucides, des mercantis boueux osent conspirer au nom des progrès instables pour tarir vos sourses d'éternelle beauté. Oh! belle modernité, que de crimes on commet en ton nom!

Déjà, un panorama énorme, affreux, massif, lourd, rondouillard, malencontreux, bouche un beau coin des bassins.

Et pourquoi combler les bassins encadrant si heureusement la ville des lumininosités perlées et des reflets opalins ? Pour y construire des squares maigres aux plantes étiques... Respirer fleurs et marée ne me dit rien qui vaille, c'est le désaccord très malsonnant de la carpe et du lapin.

Alors, la belle et sans pareille entrée d'Ostende serait semblable à la banale entrée d'une petite ville de province fleurant l'ail et l'oranger des midis minables, secs, empoussiérés, caniculaires.

Ah! le désolant contraste! quand des squares mal fleuris succèderont sans transition aux frustes pilotis des estacades parfumées de varech et de moules incrustées.

Et pour tout dire que diront les habitants de la pittoresque rue de la Chapelle et ceux du centre d'Ostende, brutalement privés de vie et d'animation, ils chanteront nuit et jour misère à tout venant.

On ne déplace pas impunément et sans dommage une situation, un mouvement acquis par la force et l'esprit des temps, l'agrément et l'accord des êtres et des choses.

Tous nous voulons conserver nos bassins admirables, vastes, imposants, clarifiants, ils forment la plus délicieuse des ceintures pour une ville maritime, leurs grandes eaux donnent joie aux artistes et distractions aux étrangers souvent fatigués des distractions monotones du Kursaal, etc.

J'ai pu sauver la vieille tour d'Ostende gravement menacée par des ingénieurs et des tire-lignes évoluant en chambre. J'ai pu sauver l'humble églisette de Mariakerke, tapie toute blanche contre la dune, telle mouette endolorie.

Conservons nos beaux miroirs liquides. A défaut de chaloupes, quelques stationnaires, canots, embarcations de plaisance maintiendront la note maritime nécessaire à la vraie beauté d'Ostende.

Oui, la destruction des bassins serait un crime de lèse-beauté. Un tel crime déshonorerait la Belgique. Sauvons nos admirables bassins.



DISCOURS PRONONCÉ AU BANQUET JULES DESTRÉE, A BRUXELLES, LE 10 NOVEMBRE 1921.

Cher Ministre des Beaux-Peintres!

Des artistes jeunes, libérés d'amertume, défiélés, sauvés de l'oubli vous saluent bien bas.

Ils vous aiment. Vous leur avez tout donné.

Oui, il est bon de le dire. Avant vous des bâves pleuvaient sur nous. Sous l'ex-régime, les peintres voués aux galères pataugeaient dans les vases et les boues, des artisans sans esprit et sans cœur alimentaient les foules et des singes-épiciers nagaient en cadence vers des perches aimablement tendues.

Mais Destrée n'était pas là! et de grands peintres faméliques broutaient quelques fleurettes consolatrices, parcimonieusement distribuées par nos chiches gouvernants.

Ah! les pauvres grands coloristes : Dubois, De Groux, De Braekeleer, Eugène Smits, Agneessens, Artan, Boulenger, Pantazis, Vogels, Degreef, honnêtes gens toujours livrés aux bêtes savantes, aux critiques érudits, aux mécènes rancuniers, aux peintres de la suie.

Ah! le long martyrologe!

Hélas! les dirigeants d'alors n'entrebaillaient guère les portes des Paradis Officiels. « Hors l'Académie point de Salut » telle fut leur sotte devise.

Beaux peintres de génie, résignés, tête baissée vers les terres lourdes où pourrissent les fleurs et les feuilles claires, les saluts des blés murs et des roseaux moqueurs narguaient votre détresse.

Encore des ciels durs, ciels dépourvus de bonté et d'amour, ciels fermés à vos yeux, ciels pauvres, ciels nus sans réconfort, ciels sans sourires, ciels officiels, tous les ciels enfin aggravaient vos peines.

Pauvres méprisés, voués à la glèbe, accablés sous les sifflets et les rires méchants, vous ne pouviez croire à la bonté des hommes, à la clairvoyance des Ministres, et les bourreaux des bureaux vous lavaient la tête. Parfois vous en mourriez en crachant aux étoiles et vos crachats méprisants constellaient le firmament des peintres d'alors.

Et moi, pauvre masque coquillé d'infortune, je vis souffrir ces bons enfants. Ces peintres magnifiques tremblaient comme feuille devant une jolie fleur et leur cœur bondissait devant l'œil d'une ablette, et l'aile du papillon leur disait bien des choses, roses de chlorose, bleuies par des choux rouges leurs servantes-maîtresses épluchaient tristement des légumes défraîchis, leurs gestes suppliants s'adressaient à la lune. Rivés aux chaînes de la matière, ils oubliaient le soleil et la lumière, mais Destrée n'était pas là!

Il faut lever la tête pour fixer le soleil et préférer l'étoile à la fleur.

Enfin Destrée vint!

Et l'étoile chante plus haut et la fleur est plus fine et nous marchons vers des soleils plus doux.

Les constructions s'étagent vers la lumière, les monuments de gloire s'édifient, les colonnes altières se dressent, les tours montent élevant nos espoirs. Les masses babelliformes hérissent les cîmes et symétriquement des titans modernes entassent des pierres lapidaires pour lapider nos Dieux inquiets.

Oui, des mondes nouveaux se dessinent, nos pensées s'élèvent, des ailes de fer nous soutiennent. Oui, notre Grand Destrée est là!

Avant lui le beau régime des bouffeurs de poireaux, régime des haricots, de la purée, des vaches bouclées ou enragées, des verduriers, du fenouil, des petits pois, des feuilles de choux, des concombres et des raves, de l'oseille, des épinards, des navets de Pourceaunie, des melons et des andouilles, de la sauge, des oies farcies, des canards, des poulets et lapins courageux, des lauriers de potage, et nous vivions de mauvaise soupe et de piètre langage.

Un autre régime s'annonce ! Lequel ? Serait-il bloc enfariné retardataire ou en avance, à renversement, à voie unique ou double, voie à aiguille, à tampon, à portière, pistonné, à échappement, à sifflet, à butoir, léger comme boudin de Liège, ordinaire ou à poids lourd, mené grand train, avec arrêt, signaux ou bifurquant?...

Nous vous aimons noble Destrée, Ministre Pompadouré, exquis, raffiné, bel apache violet, paré pour la guerre, éminence empourprée, orateur merveilleux, charmeur de colibris, doux colorieur d'images, constructeur éclectique, découvreur de mondes nouveaux, bouquet de rouge, vitalité en éruption.

Entre tous vous êtes charmant!

Je salue madame Destrée, noble muse de la gravure, sensible à la ligne de beauté. Vous rayonnez comme pierre précieuse. Nous vous acclamons artiste sereine et radieuse. Auréolée d'art pur et de discrète bonté d'angélique caractère.

Oui Destrée, Ministre par excellence, vous avez su défendre le grand art, notre art, l'art vivant et quand nous mourrons sous le sabot de l'âne savant, comme sut mourir Louis Dubois, car c'est là notre destinée, nous saurons encore crier : « Plus près de Vous mon Dieu! » « Plus près de Vous, notre Grand Destrée! »

Nous sommes jeunes, nous vibrons, vous acclamons, vous saluons, vous aimons. Soyez avec nous noble Destrée, Grand Ministre des Beaux-Peintres!

Des Beaux-Peintres! Des Beaux-Peintres!!!
Vive Destrée!

NOTICE SUR ALFRED VERHAEREN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

Certes, les lutins follets n'assistèrent pas au lever du beau peintre des matérialités, non plus les fées capricieuses cannées d'ivoire ou d'ébène. Il ne vit pas les mirages décevants, les combinaisons harmoniques, le noble jeu des lignes, les rythmes au sens subtil. Il ne saisit pas la grave beauté des feuilles mortes décolorées, mais des papillons beurrés d'or frôlèrent ses lèvres, ravirent ses yeux, ravigotèrent ses convictions. Des fleurs vives, des fruits mûrs lui soumirent leur beauté, et l'aile d'un colibri lui dit bien des choses. Il aime les rouges sanguinolents des chairs veinées d'azur, le vert des pommes dures, l'opale des cristaux.

Ses harmonies acides furent goûtées en Brabant, et maints bourgeois au nez fraisé, panaché de lambic, allumé de civisme, lui prêtèrent leur estime en lui donnant la main, main solide de brave homme, œil gaillard et bien posé, physique de beau mâle, tête grosse, regard serein, poitrail bien côté, torse puissant, épaules presque cubiques, expression nette un tantinet rabelaisienne, poings solides d'Anglo-Saxon.

Ses ancêtres maternels, Crabbe de nom, nom considéré chez les vieux de la peinture, nom de collectionneurs au goût sûr, ses grands-parents, descendants de bouchers, lui donnèrent la raison positive, l'insensibilité profitable, l'amour des viandes fraîches; il devint le plus flaireur de nos peintres. Il soupèse sans frémir les grasses poulardes égorgées, les volailles étranglées à la dodine, les anguilles martyres aux chairs déchirées; mais quel flot de matière sonore, quelle cuisine parfumée! Ce fut l'époque des belles pâtes, des belles pattes, des patines, des ragoûts croustillants. La peinture fleurait bon à Bruxelles : choux et choesels, fricadelles et waterzoois, civets et carbonnades; les tubes de blanc d'argent crachaient de la crème, et l'on dorait à tour de bras pâtes, croûtes et tableaux, avec vernis de bon aloi.

Alors, les antennes du beau peintre grapillaient les doux raisins, les fleurs au parfum lourd, les soies onctueuses, le fin duvet du bon fruit des pêchers. Gras découpeur des saucisses breugheliennes du pays de Cocagne, il voyage, un peu déçu, au maigre pays d'Espagne. Depuis, ses citrons antimusicaux jutent de plus belle, agaçant lèvres et dents.

Plus tard, il visite le Maroc. C'est la gloire des grands ors, des homards hurlant leurs rouges pimentés et de pourpre pincés, des raisins ballonnés et tendus tels sphériques près de crever, des canards dodus, décervelés, au bec de clarinette couacquant miséricorde.

On n'oubliera pas de sitôt ses verts sauterelle, ses roses diamantés de rosée, ses melons entrecôtés, ses courges orangées, ses poireaux chevelus, ses petits pois à la française. Encore des ornements sacerdotaux : chapes légumineuses, crosses fleuries de choux-fleurs, étoles étoilées de rayons d'angélique et fulgurants.

Puis des Chinois détressés sautillant sur des vases, des soies et des tapis de Perse, des services à café empire, des lustres d'apparat ornés de pendeloques prismatiques, des bougies coiffées de vessies tricolores, des verres verts, des images et des camées.

Aussi meubles boulus-volutés de style rocailleux entrepris par cirier-vernisseur, housses immaculées correctement posées sur fauteuils écartelés, divans épiscopaux de violet veloutés. Des livres gras d'ordonnance, reliés en veau, étalés sur crédence. Mobilier d'essence rare au cœur massif, dons cossus de parents brabançons du bas de la ville.

Souvenirs candides du beau peintre, vous me parlez du style civil et des cœurs simples d'alors, style à jamais perdu de la petite vertu, an-

cré chez les bonnes gens des quartiers populaires, style des bonnes mœurs, des bons livres, de la bonne peinture et du bon sens.

Oui, tous les sens participaient au plaisir sacré : l'œil d'abord, le goût ensuite, puis le toucher; enfin l'esprit, d'essence plus humble, pimentait parfois de quelques traits clairsemés le coloris des maîtres de l'époque, technique sans prétention d'humble servante ou de bonne à tout faire. Mais il n'avait cure, le beau peintre des halles, des appréciations de nos critiques d'esprit étroit, et j'aime encore redire à leur adresse mes gros mots bien connus : « N'aggravons pas les sensibilités glauques de nos céphalopodes très encreux. » Oui, les culbutes savantes de certains chercheurs, combien attardés, me fatiguent. J'admire les natures simples des temps passés. Nos ultra-modernes goûtent peu l'effort des vieux peintres du réel.

Au Musée de Bruxelles, un « Intérieur d'église », belle page de grande puissance, soutient tout un panneau. L'œuvre présente des ornements, des étoffes éparpillées; un étendart vert et lourd étale son velours épais brodé d'or, des boiseries cirées, des dalles grises semblent graissées par des cierges jaunes. Admirable opulence! Tout semble fondu, beurré, sucré, cuisiné par maître-queux attentif et gourmet. La peinture est datée 1897; elle marque dans l'œuvre du maître.

Encore un « Intérieur d'atelier » qui nous montre des richesses plus profondes.

Que dire des « Accessoires » dénonçant les Marocs tapissés de richesses : fonds coloniaux, paravents de Chine où dames trop polies s'inclinent mollement, simagrées raffinées de mousmés futées, petits pieds de vierge blanche écrasant dragon jaune, crépons saphirés, combien chers à Van Gogh, où guerriers frénétiques et barbus s'entrecoupent, dieux japonais furibonds brandissant sabres bleus, macaques dansant en rond sur beau plateau de laque.

Partout miaulent des bêtes étranges. Ici, des monstres verts, fulgurants, extravaguent leurs grimaces; là caracolent des chevaux problématiques, rosses singulières, pies striées d'accents roses. Plus bas, des mandarins gingembrenés se gondolent en silence. Plus haut, des faucons hérissés, des hérons élégants, des grues hostiles barrent des lunes zébrées; des papillons irisés voltigent vers des bouddhas indifférents, et des grands lamas larmoyants rêvent en silence, assis sur gros nuages crevassés de vieil or et de pourpre jaspés.

Encore des tasses et des sous-tasses, des théières, des coupes et des soucoupes agrémentées de lourdes pivoines et de nénuphars frais. Des éventails précieux, où mille couleurs se contrarient en harmonie. Des potiches arquées, craquelées, bronzées, festonnées d'arabesques où vieux chinois aux doigts crochus et chinoises aux pieds cassés tressent leurs tresses noires, jaunes ou mauves, épinglées d'argent fin.

Un morceau beau entre tous!

L' « Entrecôte », œuvre capitale de l'artiste.

Là convergent toutes ses qualités. Là, on devine l'amour et la santé de ses grand'mères les bouchères. Page rouge et superbe de sang, aspect puissant de la chair, tentation frémissante, cruauté voluptueuse, insensibilité monumentale, santé rose, immolation pourpre du bœuf britannique et baron d'envergure, orgueil de la maison ancestrale.

O puissant Verhaeren! l'horreur du sujet n'a pu nuire aux qualités de ta peinture, car l'œuvre est grande et pyramidale, et son insolente beauté frappe et subjugue.

Alfred Verhaeren est né à Bruxelles en 1849. Placé par son père chez un architecte réputé, il enlumine des plans et des projets. Il travaille plusieurs années durant sous l'ennui et sans amour. Beau-cousin du grand Emile Verhaeren, lui aussi coloriste truculent, il fut toujours de la fête des couleurs. Assoiffé d'art, il fréquente assidûment les musées;

la peinture admirable de Louis Dubois le touche, l'obsède. D'esprit indépendant, il rompt avec son père, délaisse l'architecte et devient l'élève du plus grand de nos peintres.

Bientôt des difficultés se dessinent, des hostilités se dressent; des douairières revêches, en mal de dignité, méprisent ses humbles sujets; des confrères retardataires épanchent leur bile rose; des mondaines serinées le régalent de leur moue; de vieux bellâtres antipicturaux, à tête de chat musqué, ricanent de tous leurs crocs endeuillés.

Le peintre isolé s'attriste; il attend longuement un soutien, un réconfort; verra-t-il jamais le Messie tant désiré?...

Enfin, violent coup de foudre, Monticelli vint! C'est le grand frère, le bel aîné, le puissant inspirateur, l'artificier rayonnant des fusées auréolées, des bouquets éclatants, des brillants, des rubis, des émeraudes, des saphirs et des ors en fusion. Devant tant de splendeur, le coloris de Verhaeren se crispe et s'affine, il cuivre ses ocres, canarise ses citrons, chrome ses cadmiums, vermillonne ses piments; ses choux sont sardinés ou d'améthyste, ses navets de strass, ses viandes de grenat, ses carottes de corail, ses radis de cornaline, ses fonds de pierres précieuses ou oxydées. Vers la fin, deux couleurs vitales et splendides, le vert et le rouge, le hantent tous feux sonnants. Elles symbolisent le Bruxelles tant aimé de ses pères; il les harmonise, les symphonise à souhait en une gamme presque unique.. C'est son chant suprême de coloriste.

Enfin, mises en lumière, ses œuvres sont goûtées et la revanche est belle. Membre de la Commission du Musée, ses avis prudents et sages sont suivis. Caractère loyal et franc, il jouit d'une autorité sans conteste et ses confrères admirèrent sa foi naïve; ils respectèrent humblement ses décisions fermes et sans appel.

Le bon peintre fut sincèrement regretté ; ses collègues du Musée, désemparés lors de sa mort, tressèrent des couronnes de lauriers généreux fleuris d'immortelles durables.

Honorons le chantre ardent des violets profonds et des roses tendres, le peintre aimant des violettes graciles et des roses fragiles; aimons avec lui le parfum profond des fleurs galantes, le chant tendre des eaux pures et nacrées, et je dirai pour lui sourire : couleur, couleur, ravissement de nos yeux, enchantement de la peinture, amour de Dieu, Paradis de la terre, délices des mondes, vie des êtres et des choses, couleur de nos rêves, couleur de nos aimées!

Alfred Verhaeren fut l'un des peintres fleuris et puissants de l'époque de nos grands coloristes tels Dubois, de Braekeleer, Artan, Boulenger, Linning. Dans les salons étrangers et parisiens, sa peinture rayonne; elle proclame ses qualités, les nôtres et celles des ancêtres les grands Flamands. Il est de belle lignée; soyons fiers de lui! De tels peintres sont rares.

Achevé d'imprimer
le 25 avril 1926
sur les
presses de l'Imprimerie Centrale
ALBERT BOUCHERY,
47, rue St.-Sébastien, Ostende.